

LA CONSTRUCTION DES COMPÉTENCES RELIÉES À L'INSERTION SOCIOPROFESSIONNELLE DES JEUNES DE LA RUE

ANDRÉE LARUE, Ph.D., éducation

ANDRÉ CAMPEAU, Ph.D., anthropologie

NANCY CÔTÉ, M.A., sociologie

Équipe de recherche sur les impacts psychologiques, organisationnels
et sociaux du travail (RIPOST)
CSSS de la Vieille-Capitale

LOUISE ST-ARNAUD, Ph.D., réadaptation psychosociale

Département des fondements et pratiques en éducation
Université Laval

En collaboration avec

VALÉRIE GRENIER, étudiante

Département des fondements et pratiques en éducation
Université Laval

Décembre 2007

Cette recherche a été subventionnée par le Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC) et le ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale (MESS).

Vous pouvez vous procurer ce document au coût de 15 \$ en faisant votre chèque à l'ordre du Centre de santé et de services sociaux de la Vieille-Capitale et en le faisant parvenir à l'adresse suivante :

Madame Renée-Claude Landry
Centre de documentation
Centre de santé et de services sociaux de la Vieille-Capitale
55, chemin Sainte-Foy
Québec (Québec) G1R 1S9

Téléphone : 418 641-2572, poste 5551
Télécopieur : 418 522-5437
Courriel : reneeclaude.landry@ssss.gouv.qc.ca

Ce rapport est également offert gratuitement sur notre site Web : www.csssvc.qc.ca

Dépôt légal : 2007
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN 978-2-922823-42-4

REMERCIEMENTS

Nous remercions chaleureusement les 30 jeunes qui ont accepté de participer à la recherche pour leur disponibilité et leur générosité à nous raconter ce qu'ils ont vécu. Nous tenons à remercier également les membres du comité de suivi et ceux des comités consultatifs de Québec et de Montréal qui ont été associés à chacune des étapes de la recherche.

Les membres du comité de suivi étaient Stephan Jacques, Aline Lechaume et Claire Rousseau du ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale, Michelle Côté du service de police de la Ville de Montréal, et Marie-Thérèse Duquette et Nathalie Roy du Fonds québécois de recherche sur la société et la culture.

Les membres du comité consultatif de Québec étaient Manon Girard, Jocelyn Vermeulen et Abdellah Jaafria de La Maison Dauphine, Steeve Gignac du Carrefour Jeunesse Emploi de la Capitale-Nationale, Louis McClish du Centre jeunesse de Québec, Céline Morrow de la Direction de la santé publique de Québec, Réjean Boivin de la Ville de Québec, Lorraine Fournier du Conseil permanent de la jeunesse, Stephan Labrecque de la Police de Québec, Marie Fortier et Caroline Labrie du CLE des Quartiers historiques.

Les membres du comité consultatif de Montréal étaient Stéphanie Leblanc du Bon Dieu dans la rue, Vicky Éthier du Centre jeunesse de Montréal, Gérard Miller de Travail sans frontières, Élise Roy de la Direction de la santé publique de Montréal, Dannie Mailloux du CLE Plateau Mont-Royal, Pascale Robert Bisailon et Bendaoud Taoufiq de la Direction régionale de la Sécurité du revenu, Marlène Caron de la Ville de Montréal et Johanne Paquin de la Police de Montréal.

RÉSUMÉ

Ce rapport présente les résultats d'une recherche, financée dans le cadre d'un appel d'offres mené conjointement par le Fonds de recherche sur la société et la culture (FQRSC) et le ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale (MESS), et qui porte sur l'étude des trajectoires des jeunes ayant participé au programme Espoir. Cette intervention est issue du programme Solidarité jeunesse et a été conçue pour mieux répondre aux besoins spécifiques des jeunes qui fréquentent les centres de jour de la Maison Dauphine à Québec et du Bon Dieu dans la rue à Montréal. Elle a pour objectif de favoriser leur engagement dans une démarche d'intégration socioprofessionnelle, en les incitant et en les préparant à retourner en formation ou à s'insérer sur le marché du travail, et en les amenant également à régler des problèmes personnels qui peuvent constituer autant de limites à la réalisation de leurs projets de vie.

Nos travaux sur l'intégration durable en emploi nous ont amenés à constater qu'il existe une certaine unanimité quant aux acquis à posséder et qui favorisent l'insertion socioprofessionnelle. Aussi, l'intervention Espoir, à l'instar de la plupart des programmes visant à accroître le niveau d'employabilité des individus, cherche à favoriser le développement des compétences personnelle, sociale et professionnelle. Or, il s'agit là de compétences qui ont pu se développer tout au long de la vie. Dans cette recherche nous avons voulu comprendre comment le programme Espoir s'inscrivait dans l'ensemble du cheminement des jeunes participants. Ce faisant, l'objectif principal de l'étude a été de comprendre comment et en quoi les expériences vécues dans la famille, à l'école, sur le marché du travail, dans la rue et lors de l'intervention Espoir, ont pu favoriser ou entraver l'acquisition de ces compétences; et de situer l'apport du programme Espoir dans cet ensemble d'expériences. Plus précisément, nous nous sommes attardés à reconstituer les trajectoires de vie d'une trentaine de jeunes participants en centrant plus particulièrement notre attention sur les situations et les occasions les plus propices à l'acquisition et à la construction de ces compétences.

Les résultats montrent que les différences entre les jeunes quant à leurs expériences scolaires et professionnelles avant leur participation au programme Espoir, ont orienté le travail effectué pendant l'intervention et ont différencié par la suite le type de retombées dans leurs trajectoires — participation ou non à des programmes, à des études, ou au marché du travail —. Les résultats montrent aussi que l'intervention a contribué au développement des compétences nécessaires à leur insertion socioprofessionnelle. Elle a permis aux jeunes de développer leur connaissance de soi, d'améliorer leur capacité à entrer en relation avec les autres, de confirmer leur intérêt pour un domaine en particulier, d'effectuer un retour à l'école, d'accroître chez certains les connaissances nécessaires pour se chercher un emploi, et leur motivation à travailler. Enfin, la recherche a permis d'identifier que les périodes de consommation abusive d'alcool ou de drogues, les problèmes de santé qui en découlent et les difficultés avec la justice ont participé aux reculs observés dans les trajectoires d'insertion socioprofessionnelles des jeunes, alors que la parentalité, l'identification d'un projet scolaire ou professionnel, le développement d'un lien de confiance pendant le programme avec l'intervenant et le maintien de cette relation bien après le temps prescrit pour la durée du programme, sont des éléments qui ont favorisé les avancées.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
INTRODUCTION.....	1
A. PREMIÈRE PARTIE : LE CADRE GÉNÉRAL DE LA RECHERCHE.....	3
1. L'INTERVENTION ESPOIR.....	3
2. DES COMPÉTENCES NÉCESSAIRES À L'INSERTION SOCIOPROFESSIONNELLE ET QUI SE CONSTRUISENT TOUT AU LONG DE LA VIE.....	6
2.1 La compétence personnelle	6
2.2 La compétence sociale	8
2.3 La compétence professionnelle	10
3. LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE	13
3.1 Le choix des répondants.....	13
3.2 La collecte des données.....	15
3.3 L'analyse	17
3.4 Les caractéristiques sociodémographiques des répondants	19
B. DEUXIÈME PARTIE : LA CONSTRUCTION DES COMPÉTENCES RELIÉES À L'INSERTION SOCIOPROFESSIONNELLE	21
1. UNE CATÉGORISATION DES JEUNES SELON L'ÉVOLUTION DE LEURS TRAJECTOIRES SCOLAIRE ET PROFESSIONNELLE	21
1.1 Les jeunes déçus par le « système »	21
1.2 Les rebelles.....	26
1.3 Les manuels.....	30
1.4 Les jeunes cumulant les difficultés	32
CONCLUSION.....	35
2. L'APPORT DES DIFFÉRENTS LIEUX DE SOCIALISATION DANS LA CONSTRUCTION DES COMPÉTENCES RELIÉES À L'INSERTION SOCIOPROFESSIONNELLE	37
2.1 La compétence personnelle	37
2.1.1 La connaissance de soi.....	37
2.1.2 La capacité à s'engager dans une démarche d'orientation scolaire et professionnelle	40
2.1.3 La motivation dans les études.....	41

TABLE DES MATIÈRES (suite)

2.2	La compétence sociale	43
2.3	La compétence professionnelle	45
2.3.1	La motivation à vouloir occuper une place sur le marché du travail	45
2.3.2	Les connaissances pour faire de la recherche d'emploi.....	48
2.3.3	L'acquisition des connaissances et habiletés au travail	48
2.3.4	Les habitudes nécessaires au maintien en emploi.....	50
	CONCLUSION	51
3.	LES ÉLÉMENTS CONTRIBUANT AUX RECULS ET AUX AVANCÉES DANS LES TRAJECTOIRES D'INSERTION SOCIOPROFESSIONNELLE DES JEUNES PARTICIPANTS ..	52
3.1	Les éléments contribuant aux reculs	52
3.2	Les éléments contribuant aux avancées	54
	CONCLUSION	57
	OUVRAGES CITÉS.....	61
	ANNEXES	65

INTRODUCTION

Ce rapport présente les résultats de la recherche *La construction des compétences reliées à l'insertion socioprofessionnelle des jeunes de la rue* qui a été financée dans le cadre d'un appel d'offres mené conjointement par le Fonds de recherche sur la société et la culture (FQRSC) et le ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale (MESS). Cet appel d'offres portait sur l'étude des trajectoires de jeunes ayant effectué le programme Espoir. Il avait pour principal objectif d'explorer les effets à moyen et à long termes de cette intervention sur l'insertion sociale et professionnelle des participantes et des participants.

L'intervention Espoir est issue du programme Solidarité jeunesse, et a été conçue pour rejoindre et mieux répondre aux besoins spécifiques des jeunes de la rue. Elle a pour principal objectif de prévenir leur dépendance à l'assistance-emploi en leur fournissant des services et des ressources adaptés à leur situation de manière à faciliter par la suite leur intégration sur le marché du travail.

La mise en œuvre et certains aspects du projet pilote ont été évalués en 2003 par la Direction générale adjointe de la recherche, de l'évaluation et de la statistique du MESSF (Rousseau et Tétreault, 2003). Toutefois, des interrogations demeuraient. Il apparaissait nécessaire, entre autres, de mieux comprendre comment ce programme s'inscrivait dans l'ensemble du cheminement des jeunes participantes et participants afin de mieux identifier les facteurs déterminant leur insertion sociale et professionnelle, et ainsi pouvoir intervenir plus efficacement.

Pour répondre à cette question, nous avons utilisé les résultats de travaux sur l'intégration durable en emploi selon lesquels il existerait un certain consensus quant aux compétences personnelle, sociale et professionnelle jugées nécessaires à une insertion sociale et professionnelle (Malenfant *et al.*, 2002; Pelchat et Campeau, 2007). Aussi, avons-nous fait le choix de reconstituer les trajectoires de vie d'une trentaine de jeunes participants en centrant plus particulièrement notre attention sur les situations et les occasions les plus propices à l'acquisition et à la construction de ces compétences. Ce faisant, l'objectif

principal de la recherche a été de comprendre comment et en quoi les expériences vécues dans la famille, à l'école, sur le marché du travail, dans la rue et lors de l'intervention Espoir, ont pu favoriser ou entraver l'acquisition de ces compétences au cours de la vie des jeunes; et de situer l'apport du programme Espoir dans cet ensemble d'expériences.

Le rapport comporte deux parties. La première présente le cadre général de la recherche. L'intervention Espoir est décrite et les principales compétences liées à l'insertion socioprofessionnelle sont exposées. Ensuite, certaines précisions sont apportées à propos de la démarche méthodologique. La deuxième partie présente les résultats de la recherche : d'abord, la catégorisation des jeunes participants selon l'évolution de leur trajectoire scolaire et professionnelle, ensuite, l'apport des différents lieux de socialisation dans la construction de leurs compétences et, enfin, les principaux éléments contribuant aux avancées et aux reculs dans les trajectoires des jeunes.

A. PREMIÈRE PARTIE : LE CADRE GÉNÉRAL DE LA RECHERCHE

1. L'intervention Espoir

Depuis 2001, l'intervention Espoir est dispensée par la Maison Dauphine à Québec et le Bon Dieu dans la rue à Montréal. Elle est offerte aux jeunes de dix-huit à vingt-quatre ans¹ qui fréquentent les centres de jour de ces deux organismes et qui sont admissibles aux prestations d'assistance-emploi. Elle a pour objectif de favoriser leur engagement dans une démarche d'intégration socioprofessionnelle, en les incitant et en les préparant à retourner en formation ou à s'insérer sur le marché du travail, et en les amenant également à régler des problèmes personnels, — judiciaires, relationnels, d'instabilité de logement et de consommation — qui peuvent constituer autant de limites à la réalisation de leurs projets de vie.

Cette intervention fait partie d'une catégorie de programmes visant l'insertion professionnelle qui ont l'ambition d'agir à la fois sur l'adaptation des individus aux exigences du marché du travail, et sur l'adaptation des institutions aux besoins des personnes (Le Bossé, 2000; René *et al.*, 2000; Roulleau-Berger, 1998). Par conséquent, l'intervention est conçue de manière à favoriser le développement des compétences des jeunes nécessaires à leur insertion en emploi, tout en étant offerte dans un environnement qui dispense des services répondant plus spécifiquement aux difficultés que rencontrent les jeunes de la rue. Aussi à la Maison Dauphine et au Bon Dieu dans la rue, les jeunes ont accès à des ressources pouvant les aider à résoudre des problèmes relationnels, juridiques ou de toxicomanie. Ils ont également accès à une structure scolaire — l'École de la Rue — qui leur permet de reprendre leurs études de niveau secondaire tout en leur fournissant un enseignement individualisé et un encadrement qui cherchent à répondre à leurs besoins (Les Œuvres de la Maison Dauphine *et al.*, 2005).

L'évaluation du projet pilote faite en 2003 par le MESSF (Rousseau et Tétreault, 2003) avait mis en évidence certaines disparités qui prévalent entre les jeunes participants et qui exigent une approche très personnalisée. Selon les intervenantes et les intervenants des

¹ Il est à noter qu'entre 2001 et 2003, l'intervention était également accessible aux jeunes de dix-sept ans.

deux organismes qui offrent le programme, les jeunes n'ont pas les mêmes antécédents personnels et sociaux, ni le même vécu lorsqu'ils entreprennent le projet. Plusieurs ont des problèmes de comportement, de santé mentale, de consommation d'alcool et de drogues. Par contre, certains sont sociables, créatifs, curieux, débrouillards, persévérants et se présentent bien. Enfin, certains ont plus d'acquis scolaires que d'autres pour s'insérer sur le marché du travail, puisque 30 % des participants au programme ont déjà un diplôme lorsqu'ils amorcent l'intervention.

Il faut aussi préciser que la majorité des jeunes qui participent au programme ne s'identifient pas comme des jeunes de la rue. Même si, par moments, certains d'entre eux ont fréquenté des refuges et dormi dans des endroits publics, la plupart, mais pas tous, ont surtout connu des périodes plus ou moins longues où ils étaient sans domicile fixe, dormant alors chez les amis qui voulaient bien les accueillir. Pendant un certain temps aussi, la plupart mais pas tous, ont quêté, *squeegé*, commis des vols, ou se sont prostitués pour subvenir à leurs besoins. Par contre, ce sont des jeunes qui ont tous en commun d'avoir fréquenté la Maison Dauphine ou le Bon Dieu dans la rue.

C'est d'ailleurs essentiellement au sein même des deux organismes précités que se fait le recrutement des jeunes au programme. Les intervenants ciblent des jeunes susceptibles de tirer partie de cette mesure, leur présentent l'intervention et vérifient leur motivation à y participer. Ou encore, des jeunes ont entendu parler du programme et vont rencontrer les intervenants pour voir s'ils peuvent intégrer un groupe². En plus d'accéder aux prestations d'assistance-emploi, si ce n'est pas déjà le cas, les jeunes retenus se voient allouer une allocation de participation de 30 \$ par semaine, montant conditionnel toutefois à leur niveau d'assiduité au programme.

Le programme comporte deux phases : une première période d'intervention intensive qui se fait en groupe fermé d'une dizaine de jeunes environ et qui dure six mois à raison de vingt heures par semaine, et une période de suivi individuel qui s'échelonne sur douze mois. Au Bon Dieu dans la rue à Montréal, contrairement en cela à la Maison Dauphine à

² Information recueillie auprès des jeunes de Québec et de Montréal qui ont participé à la recherche.

Québec, l'ensemble des activités reliées à l'intervention intensive est structuré autour d'un thème général. Les thèmes sont annoncés à l'avance et varient d'un groupe à l'autre. Aussi, il y a eu des groupes qui se sont organisés entre autres autour des thèmes du jardinage, de l'art, et de l'environnement.

Lors de la phase intensive qui a pour objectif de stabiliser la vie des participantes et des participants et de leur permettre d'élaborer un plan de vie, les jeunes font des ateliers de croissance personnelle pour améliorer leur connaissance de soi, et chaque semaine, ils ont des rencontres individuelles avec une intervenante ou un intervenant lors de laquelle ils sont amenés à faire le point sur ce qu'ils vivent, et à résoudre les difficultés qu'ils éprouvent. Ils peuvent alors être dirigés vers des ressources spécifiques pour travailler plus en profondeur un problème en particulier.

Pendant cette phase intensive, les jeunes ont aussi à développer et à réaliser en groupe un projet commun soit, par exemple, un recueil, une maquette, un kiosque, une vidéo, une pièce de théâtre. Cette activité est évidemment une occasion de mettre à l'épreuve leur créativité et certaines de leurs aptitudes pour un domaine en particulier, comme l'écriture, la menuiserie, le dessin, ou la musique. Mais parce que les jeunes ont à travailler ensemble, elle a aussi pour ambition de développer leurs habiletés relationnelles, soit leur capacité à discuter, à négocier, à régler des problèmes et à s'entendre.

Le programme comporte également des ateliers pour améliorer leur capacité à rechercher de l'emploi, leurs connaissances du marché du travail et leurs connaissances des exigences scolaires pour accéder aux métiers susceptibles de les intéresser. Enfin, à Québec, les jeunes ont la possibilité de visiter des écoles et des entreprises, et de faire des stages pour tester leur intérêt par rapport à certains emplois.

Pendant la période de suivi, les participantes et les participants sont incités à s'engager dans des activités reliées à une formation ou à un travail. Les jeunes peuvent alors bénéficier du soutien des intervenants pour mieux atteindre leurs objectifs, et la fréquence des rencontres va varier selon leurs besoins.

2. Des compétences nécessaires à l'insertion socioprofessionnelle et qui se construisent tout au long de la vie

Nos travaux sur l'intégration durable en emploi nous ont amenés à constater qu'il semble exister une certaine unanimité quant aux acquis à posséder et qui favorisent l'insertion socioprofessionnelle; l'idée générale étant que les lacunes des individus expliquent en partie leurs difficultés d'insertion et de maintien en emploi, et que ces difficultés peuvent être atténuées en participant à des programmes qui sont alors une occasion de travailler sur certains des déficits identifiés (Malenfant *et al.*, 2002; Pelchat et Campeau, 2007). Aussi, l'intervention Espoir, à l'instar d'ailleurs de la plupart des programmes conçus pour accroître le niveau d'employabilité des individus, cherche à favoriser le développement de leurs compétences personnelle, sociale et professionnelle. Or, il s'agit là de compétences faites d'un ensemble de connaissances, d'attitudes et d'habiletés qui ont pu se construire, ou à l'inverse être entravées, lors des expériences vécues dans d'autres lieux de socialisation, comme la famille, l'école, le marché du travail, les organismes d'employabilité et, en ce qui concerne les jeunes visés par cette recherche, la rue, la Maison Dauphine ou le Bon Dieu dans la rue. Il s'agit évidemment aussi de compétences qui continueront de se modifier suite à l'intervention Espoir.

2.1 La compétence personnelle

La connaissance de soi

La majorité des programmes d'insertion socioprofessionnelle vont proposer des activités reliées au développement de la connaissance de soi parce qu'une meilleure connaissance des intérêts, des aptitudes, des motivations et des valeurs des individus leur permet de faire des choix scolaires et professionnels plus profitables, puisque davantage adaptés à ce qu'ils sont. Toutefois, de l'avis même de conseillères et conseillers en emploi au Québec, plusieurs éprouveraient de la difficulté à faire de tels choix parce qu'ils se connaissent mal, ou encore parce qu'ils ont plutôt tendance à prendre leurs décisions en fonction de ce que sont ou ce que veulent leurs proches — leurs parents, leurs amis — (Malenfant *et al.*, 2002).

La motivation dans les études

Or, faire un choix scolaire et professionnel adéquat, s'engager dans un projet scolaire et professionnel qui correspond à ses intérêts, à ses valeurs et à ses capacités, est un élément qui contribue au maintien de la motivation dans la poursuite des activités entreprises, et ce faisant, diminue les insatisfactions menant soit à l'abandon des études ou encore aux congédiements, bref permet d'éviter des situations d'échecs à répétition qui minent l'estime de soi.

La motivation à s'engager dans une démarche d'orientation scolaire et professionnelle

Les programmes d'insertion socioprofessionnelle comportent donc généralement une démarche d'orientation scolaire et professionnelle qui a pour objectif d'optimiser les conditions d'accès et de maintien aux études et au marché du travail. Toutefois, la réussite d'une telle démarche va d'abord dépendre de l'adéquation entre l'organisation identitaire de la personne — ce qu'elle est — et le projet scolaire et professionnel dans lequel elle s'engage (CSE, 2002; Huteau, 1999; Malenfant *et al.*, 2002). Et pour ce, des travaux rapportés par Dubé (2000) indiquent que les informations transmises doivent avoir un sens pour être retenues et utilisées, et qu'elles doivent être cohérentes avec les expériences vécues. Ensuite, la réussite de ce processus exige que les personnes aient la maturité nécessaire pour faire des liens entre ce qu'elles apprennent sur elles-mêmes et ce qu'elles savent du système scolaire et du marché du travail.

Aussi, une connaissance accrue du système scolaire et des métiers existants, de même que des exigences de formation qui y sont généralement associées, constitue un atout pour être à même de formuler un projet professionnel précis et réaliste, et les programmes d'aide à l'emploi vont tâcher d'y contribuer. Or encore là, il semble que plusieurs individus connaissent mal les métiers susceptibles de correspondre à leurs intérêts, de même que les exigences ou encore les parcours possibles pour accéder aux formations qui y mènent (Campeau et Pelchat, 2005; Malenfant *et al.*, 2002). Par conséquent, certains entretiennent pendant un certain temps des projets professionnels qu'ils ne pourront jamais réaliser faute d'être admissibles aux formations requises, alors que

d'autres au contraire se privent d'exercer un métier qui pourrait être à leur portée et les satisfaire.

Mais surtout, il semble que la réussite d'un processus d'orientation scolaire et professionnel exige d'avoir la motivation et la maturité nécessaires pour prendre une décision concernant un projet professionnel et s'y engager. Et de fait, les jeunes ont diverses occasions pour s'engager dans une démarche d'orientation scolaire et professionnelle, mais les tentatives faites en ce sens peuvent échouer. D'abord, plusieurs jeunes ont reçu à l'école de l'information relative à l'éducation au choix de carrière et ont pu rencontrer du personnel en orientation. Par ailleurs, il semble que l'année précédant leur participation au projet pilote Espoir entre 2001 et 2003, près de la moitié des jeunes avaient sollicité les services d'Emploi-Québec, d'un Carrefour Jeunesse Emploi ou d'un club de recherche d'emploi (Rousseau et Tétreault, 2003). Or, il s'agit là d'organismes qui offrent à leur clientèle la possibilité d'entreprendre une démarche d'orientation scolaire et professionnelle au terme de laquelle quelques avancées peuvent avoir été réalisées au plan du développement de la connaissance de soi, mais aussi au plan de l'amélioration des connaissances sur le système scolaire et le marché du travail.

2.2 La compétence sociale

La capacité à entrer en relation avec les autres, à entretenir des relations harmonieuses, à négocier des décisions et à résoudre des conflits

Des écrits sur l'insertion professionnelle affirment que les habiletés relationnelles s'avèrent de plus en plus nécessaires pour réussir à se trouver un emploi et à se maintenir sur le marché du travail (Vickerty et Wurzburg, 1996). D'abord la manière de se présenter, de mettre en valeur ses compétences, la capacité à entrer en communication avec les autres sont des atouts particulièrement importants dans un contexte où les jeunes ont des emplois de courte durée et sont susceptibles d'être souvent à la recherche d'un emploi. À cet effet, plusieurs des activités des programmes d'insertion socioprofessionnelle vont viser l'amélioration des habiletés sociales requises pour entrer en contact avec les employeurs potentiels.

Aussi, le fait que les jeunes ont constamment à s'adapter à de nouveaux environnements de travail et que les entreprises recourent de plus en plus au travail en équipe, exige d'eux la capacité à maintenir des relations harmonieuses avec les autres, la capacité à coopérer, à négocier des décisions et à résoudre des conflits. Or, il semble que les plus jeunes ont plus de difficultés que les plus âgés dans les interactions sociales au travail (Malenfant *et al.*, 2002). Ils ont peu d'expérience de la vie dans un milieu de travail, ne savent pas comment se comporter et discuter avec leurs collègues et leurs patrons, ne savent pas ce qui peut et doit être dit ou non, ne savent pas comment se positionner dans un environnement de travail. Bref, ils sont plus prompts à se mettre en mauvaise posture; ce qui, lors de leurs premières années sur le marché du travail, peut nuire à leur maintien en emploi, et à la longue, nuire à leur maintien sur le marché du travail.

Enfin, une recherche menée auprès de travailleuses et de travailleurs qui n'avaient pas de formation qualifiante a également permis de constater que des personnes vivent constamment des relations conflictuelles au travail, et ce, tant avec leurs collègues qu'avec leurs employeurs (Malenfant *et al.*, 2004). Aussi certaines d'entre elles quittent leur emploi dès qu'un conflit éclate; ce qui les amène à passer d'un emploi à un autre. Malgré qu'elles soient conscientes des inconvénients que suscite leur comportement dans leur vie professionnelle, elles les reproduisent de façon répétée. Une analyse de leurs trajectoires familiale, scolaire et professionnelle a d'ailleurs montré que ces difficultés relationnelles se manifestent non seulement en milieu de travail, mais aussi dans leurs relations familiales et en milieu scolaire.

La façon d'entrer en relation avec les autres, de vivre les désaccords, de régler les conflits s'expérimente et s'apprend d'abord dans la famille, mais ensuite avec les amis, à l'école, puis enfin au travail. Or, des travaux sur les jeunes de la rue au Québec (Parazelli, 2002; Robert et Desrochers, 2002) indiquent qu'un certain nombre d'entre eux ont vécu de la violence verbale ou physique dans leur famille, ont subi des mauvais traitements. Certains ont expérimenté différentes formes de rejet ou d'abandon : ils ont une histoire marquée par une suite de placements en famille ou en centre d'accueil. Bref, il est possible de penser que l'ensemble de ces expériences ne les a pas disposés à vivre des

relations harmonieuses avec les autres, et même les aurait plutôt amenés à développer une certaine méfiance en regard de l'autorité et du monde des adultes.

Pour accroître la capacité à se maintenir sur le marché du travail, plusieurs programmes d'insertion socioprofessionnelle comportent donc des activités qui vont amener les participantes et les participants à travailler à l'amélioration de leurs relations sociales. Pour ce faire, ils reviennent sur les situations conflictuelles qu'ils ont vécues, réfléchissent à ce qui s'est produit, identifient la part de responsabilités qu'ils y ont, et tentent de modifier les attitudes et les comportements qui nuisent tant à leurs relations avec les autres qu'à leur maintien en emploi (Malenfant *et al.*, 2002).

2.3 La compétence professionnelle

L'acquisition des connaissances et habiletés au travail

Les exigences de qualification augmentent sans cesse et, dans ce contexte, le fait de détenir une formation qualifiante est un facteur qui augmente les possibilités d'intégration professionnelle (Gallie, 2000; Heery et Salmon, 2000; Meron, 1997). Aussi, les programmes d'aide à l'insertion professionnelle ont-ils généralement pour mission d'inciter leurs participantes et leurs participants à poursuivre les études qu'ils n'auraient pas complétées, et à s'engager dans une formation susceptible de favoriser par la suite leur intégration sur le marché du travail.

On sait que 70 % des jeunes ayant participé au projet pilote Espoir entre 2001 et 2003 ont abandonné leurs études avant d'avoir pu obtenir leur diplôme d'études secondaires. Il est donc possible — qu'à l'instar de plusieurs jeunes non-diplômés au Québec — il se trouve parmi eux des jeunes avec des difficultés d'apprentissage importantes; difficultés qui se sont manifestées dès leurs premières années à l'école et qui se sont poursuivies jusqu'au moment où ils ont abandonné leur formation (Charest, 1997). Il est également possible que ces jeunes soient plus ou moins intéressés à réintégrer le système scolaire, à se remettre dans une situation qui s'est avérée peu valorisante pour eux dans le passé.

Et si ce n'est pas le cas, des travaux indiquent que plusieurs jeunes non-diplômés du secondaire qui tentent un retour aux études vont à nouveau abandonner leur formation parce qu'ils ne parviennent pas à atteindre les exigences requises malgré les efforts déployés (Malenfant *et al.*, 2004). Aussi, il faut savoir que des échecs répétés dans les tentatives faites pour améliorer sa situation professionnelle peuvent contribuer à accroître un sentiment de détresse et à diminuer la confiance en l'avenir (Dufour *et al.*, 2003; Malenfant *et al.*, 2004; Vultur, 2003).

Le fait d'avoir des expériences de travail minimise les risques d'être au chômage (Heery et Salmon, 2000; Meron, 1997). De fait, les employeurs ont tendance à embaucher des personnes qui sont immédiatement aptes à accomplir les tâches reliées à l'emploi et à mettre rapidement à pied celles qui ne correspondent pas aussitôt à leurs attentes (LaRue *et al.*, 1999; Malenfant *et al.*, 2006; 2004; 1999; Nicole-Drancourt et Roulleau-Berger, 2002). Or, 70 % des jeunes qui ont participé au projet pilote Espoir entre 2001 et 2003 avaient déjà occupé des emplois rémunérés de très courte durée avant leur inscription à l'intervention (Rousseau et Tétreault, 2003).

Toutefois, nos travaux sur la précarisation du travail montrent que le fait de ne pas disposer d'un diplôme d'études secondaires confine souvent les jeunes aux emplois peu payants et ennuyeux, où les tâches à accomplir sont monotones et répétitives, ou bien les contacts sociaux très limités (Malenfant *et al.*, 2006; 2004). Ces travaux montrent aussi qu'en plus d'être peu propice aux apprentissages, l'expérience de travail accumulée est rarement reconnue des employeurs puisque les jeunes se retrouvent au bas de l'échelle salariale chaque fois qu'ils commencent un nouvel emploi.

Par ailleurs, le risque de connaître des périodes chômées est plus important pour les jeunes non-diplômés (Grenier, 1998). Des entrevues réalisées auprès d'employeurs révèlent en effet que plusieurs d'entre eux ne veulent pas engager de jeunes qui n'ont pas complété leurs études secondaires, et ce, malgré le fait qu'ils soient aux prises avec des difficultés de recrutement. Pour eux, cette diplomation certifie généralement de la maîtrise d'habiletés de base telles que la capacité de calcul, de lecture et de

compréhension de texte, puis l'aptitude à suivre un raisonnement logique, soit autant d'acquis nécessaires à l'accomplissement de nombreux emplois non qualifiés (Malenfant *et al.*, 2006).

Les habitudes nécessaires au maintien en emploi

Des travaux qui s'intéressent à des jeunes ayant cumulé peu d'expérience de travail montrent aussi qu'ils méconnaissent souvent ou sous-estiment l'importance de certains comportements ou habitudes à adopter en emploi — arriver à l'heure, ne pas s'absenter sans raison valable et avertir de son absence — et, ce faisant, sont plus susceptibles de se faire congédier (Malenfant *et al.*, 2004). À ce propos d'ailleurs, des entrevues réalisées auprès des employeurs indiquent que les absences non motivées et le fait de ne pas avertir lorsqu'ils ne se présentent pas au travail constituent des motifs de mise à pied très fréquents de leurs employés les plus jeunes (Malenfant *et al.*, 2006).

La participation à des programmes d'aide à l'insertion socioprofessionnelle constitue donc une occasion de plus pour celles et ceux qui y prennent part de renouer avec ces habitudes nécessaires à adopter pour se maintenir en emploi. Évidemment, ces habitudes vont être d'autant plus difficiles à tenir pour celles et ceux qui sont aux prises avec des problèmes de toxicomanie ou d'alcoolisme (Malenfant *et al.*, 2002). Or, plusieurs jeunes participants au programme Espoir éprouveraient des problèmes de consommation d'alcool ou de drogues (Rousseau et Tétreault, 2003).

Les connaissances pour faire de la recherche d'emploi...

Enfin, dans un contexte où les jeunes vivent plus de périodes chômées que leurs aînés (ISQ, 2001), les connaissances qui permettent de faire une recherche d'emploi efficace sont d'autant plus importantes à maîtriser. Aussi, les programmes d'insertion socioprofessionnelle comportent généralement des ateliers où il est possible d'apprendre à faire un curriculum vitae à même de mettre ses compétences en évidence, à bien rédiger les lettres de présentation qui l'accompagnent, et à bien cibler les entreprises susceptibles d'offrir le type d'emploi recherché.

La motivation à vouloir occuper une place sur le marché du travail

Évidemment, la réussite d'un processus de recherche d'emploi exige au préalable la motivation des participantes et des participants à vouloir occuper une place sur le marché du travail, la motivation nécessaire aussi pour entreprendre les démarches pour se trouver un travail. L'absence manifeste de cette motivation sera donc questionnée pendant les programmes d'insertion socioprofessionnelle.

D'ailleurs, l'un des postulats qui ont présidé à la mise en place du programme Solidarité Jeunesse — duquel est issu l'intervention Espoir — soutient qu'une intervention auprès de jeunes de familles dont les parents sont bénéficiaires de la sécurité du revenu depuis plus de cinq ans, est nécessaire pour briser le cycle intergénérationnel de cette dépendance à l'égard de l'État, et pour les inciter à vouloir intégrer le marché du travail (Panet-Raymond *et al.*, 2003).

3. La démarche méthodologique

3.1 Le choix des répondants

Pour mener la recherche, nous avons composé un échantillon de 30 jeunes qui ont participé et mené à terme la phase intensive de six mois de l'intervention Espoir entre 2001 et 2005, et qui, lors de l'entrevue, avaient complété la période de suivi. Nous voulions ainsi nous assurer d'avoir des participants qui avaient une connaissance suffisante de l'intervention, et qui, d'autre part, avaient cumulé une certaine somme d'expériences depuis leur participation à la phase intensive du programme.

Le recrutement des participants a ensuite été fait en considérant le lieu où l'intervention a été suivie, l'objectif étant d'interviewer autant de jeunes ayant fait le programme à la Maison Dauphine à Québec qu'au Bon Dieu dans la rue à Montréal. Aussi, pour pouvoir bénéficier de récits de jeunes provenant de milieux sociaux différents, et ayant vécu des expériences d'insertion socioprofessionnelle diversifiées, le recrutement a été fait en considérant le sexe, le niveau de scolarité atteint avant d'entreprendre l'intervention

Espoir, l'âge au moment de passer l'entrevue et le maintien ou non des contacts avec la famille d'origine.

Le choix de ces critères s'est effectué en considérant le fait que les trajectoires d'insertion socioprofessionnelle des femmes et des hommes comportent des différences dues, entre autres, à l'influence plus marquée des projets conjugaux et maternels sur les parcours des femmes (Malenfant *et al.*, 2004), et au fait que l'expérience de la rue serait différente selon qu'on soit un homme ou une femme (Bellot, 2003). Il nous est apparu aussi que le nombre d'années passées dans la rue ou encore à tenter de s'insérer sur le marché du travail pouvait avoir une importance dans la construction des compétences qui y sont reliées. Par conséquent, nous voulions rencontrer des jeunes qui étaient d'âge différent lorsqu'ils avaient entrepris l'intervention, et qui l'avaient complétée aussi depuis un laps de temps plus ou moins long. Ensuite, nous voulions rencontrer certains jeunes qui avaient complété leur 5^e secondaire avant d'amorcer l'intervention parce qu'avoir ou non un diplôme d'études secondaires — DES — offre des possibilités différentes pour se trouver un emploi et s'y maintenir (Malenfant *et al.*, 2006; Malenfant *et al.*, 2004). Cela peut aussi supposer des capacités d'apprentissage et de réussite scolaire différentes. Enfin, nous voulions interviewer des jeunes provenant de différents milieux sociaux puisque les modalités d'arrivée et de sortie de la rue varieraient selon le milieu d'appartenance des jeunes (Bellot, 2003). Le raccourci que nous avons pris ici pour rejoindre des populations différentes à cet égard a été de rencontrer des jeunes qui disaient avoir encore ou non des contacts avec leur famille d'origine (Bellot, 2003). De fait, nous supposons que les jeunes pris en charge par les services sociaux jusqu'à l'âge de dix-huit ans auraient des contacts limités avec leur famille d'origine.

Pour procéder au recrutement des jeunes, nous avons eu recours à deux techniques. La première a mis à contribution les intervenantes et les intervenants de la Maison Dauphine et du Bon Dieu dans la rue. Ce sont eux qui ont transmis l'information aux jeunes sur la recherche en cours³. Ceux qui étaient intéressés à y participer signaient alors un

³ Il pouvait alors s'agir de jeunes qui fréquentaient encore ou non la Maison Dauphine ou le Bon Dieu dans la rue.

formulaire où ils consentaient à ce que leurs coordonnées soient acheminées aux chercheurs. L'intervenant convenait avec le jeune du moment et de l'endroit où aurait lieu l'entrevue, et ces informations étaient ensuite transmises aux chercheurs. La deuxième technique utilisée pour recruter des jeunes pour participer à la recherche a été de recourir à une liste fournie par le ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale, en conformité avec les règles de la Commission d'accès à l'information, et qui contenait les noms et les coordonnées de tous les jeunes qui s'étaient inscrits à l'intervention Espoir depuis 2001. Après avoir retranché de cette liste le nom des jeunes qui étaient toujours en contact avec la Maison Dauphine ou le Bon Dieu dans la rue, les chercheurs ont tenté de rejoindre ceux qui avaient complété l'intervention. Or, dans plusieurs des cas, les numéros de téléphone inscrits sur la liste n'étaient plus effectifs. Nous avons quand même réussi à recruter quelques personnes de cette manière.

3.2 La collecte des données

Nous avons choisi de faire une recherche qualitative basée sur des récits d'expériences et les données ont été recueillies par le biais d'entrevues semi-dirigées réalisées auprès des jeunes. Il s'agit d'entrevues individuelles qui ont duré entre 90 et 120 minutes, et qui comme suite au consentement obtenu, ont été enregistrées et retranscrites.

L'entrevue devait nous permettre de pouvoir retracer dans la vie des jeunes l'évolution de leurs compétences personnelle, sociale et professionnelle reliées à l'insertion socioprofessionnelle, et ce, dans les principaux lieux de socialisation que sont la famille, l'école, le marché du travail, les organismes d'employabilité, la rue, la Maison Dauphine ou le Bon Dieu dans la rue. De cette façon, nous voulions pouvoir situer l'apport de l'intervention Espoir dans l'ensemble des expériences qu'ils avaient vécues et dans l'évolution de leurs projets de vie. Nous voulions également pouvoir identifier les conditions et les variables les plus propices, les moments les plus adéquats pour pouvoir tirer profit de l'intervention.

Après avoir obtenu quelques informations qui permettaient de saisir rapidement la situation actuelle des jeunes par rapport aux études, à l'emploi, au logement, à leur vie

conjugale et à leurs responsabilités familiales, l'entrevue commençait en abordant ce qui avait été vécu lors de l'intervention Espoir. Nous cherchions alors à préciser à quel moment dans leur vie les jeunes avaient amorcé cette démarche, les raisons de leur participation, les activités proposées lors de la phase intensive de l'intervention, leur niveau d'intérêt et d'assiduité, la qualité des relations qu'ils avaient avec les autres jeunes et les intervenants, et les apprentissages qu'ils avaient réalisés concernant les techniques de recherche d'emploi, concernant aussi leurs intérêts, leurs aptitudes et leur façon d'être en relation avec les autres. Enfin, nous leur demandions s'ils avaient eu accès à des ressources particulières pour résoudre des problèmes personnels — de dépendance ou de santé mentale, par exemple — s'ils avaient pu définir ou non un projet scolaire et professionnel, et comment s'était déroulée la période de suivi.

Nous poursuivions ensuite en allant chercher quelques informations sur la famille d'origine — le nombre de frères et sœurs, le type de famille, les métiers occupés par les deux parents et leur stabilité sur le marché du travail — et puis nous abordions ensuite leur expérience scolaire initiale, soit leurs études primaires, secondaires, et collégiales, lorsque c'était le cas. Nous leur demandions alors s'ils avaient de la difficulté à l'école, s'ils avaient eu à rencontrer des spécialistes — orthopédagogue, psychologue ou travailleurs sociaux —, quel était le niveau d'implication de leurs parents dans leurs études et l'importance qu'ils y accordaient, le type de relations qu'ils avaient avec les autres jeunes, les enseignants et la direction. Nous cherchions à savoir s'ils avaient des intérêts et des aptitudes en particulier, s'ils avaient des projets scolaires et professionnels, et s'ils avaient occupé des emplois pendant leurs études. Nous vérifions s'ils avaient eu l'occasion de rencontrer un conseiller d'orientation et s'ils avaient participé à des activités susceptibles de les aider à préciser un choix scolaire et professionnel. Enfin, nous nous attardions aux circonstances qui avaient entouré l'arrêt de leurs études, les raisons pour le faire, la réaction de leurs proches, et les projets qu'ils avaient à ce moment-là.

Par la suite, l'entrevue était découpée selon le déroulement chronologique de leurs expériences d'emploi, de retour aux études, de fréquentation d'un organisme d'aide à

l'emploi, ou encore d'inactivité. Aussi, pour chacune des périodes d'emploi, nous voulions connaître le type d'emploi occupé, les conditions de travail, le niveau d'assiduité et de satisfaction au travail, les apprentissages réalisés et la durée de l'emploi. Nous voulions également savoir comment ça se passait avec l'employeur et les autres employés, et les raisons de fin d'emploi. À chaque occasion où il y avait eu une période de retour aux études, de fréquentation d'un organisme d'aide à l'emploi ou de participation à un programme d'employabilité, nous posions des questions pour comprendre les motivations qui sous-tendaient le projet, les difficultés éprouvées, le type de relations nouées avec les autres jeunes, les enseignants, les intervenants. Nous les interrogeons aussi à propos de leur niveau d'intérêt et d'assiduité, des apprentissages réalisés concernant leurs intérêts, leurs aptitudes et leurs façons d'être avec les autres.

Enfin, pour chacune des expériences relatées, nous prenions soin d'obtenir des informations quant au lieu de résidence, aux sources de revenus, à l'état de santé et de bien-être, au niveau de consommation de drogues ou d'alcool, des informations aussi sur la qualité des relations avec les membres de la famille et avec les amis du moment. Nous avons également porté une attention particulière aux circonstances entourant le départ du domicile des parents, le début de la fréquentation de la Maison Dauphine et du Bon Dieu dans la rue, l'arrivée à la rue, et la venue d'un enfant lorsque c'était le cas⁴.

3.3 L'analyse

Nous avons fait le choix d'une approche compréhensive, ce qui nous a incités à adopter une technique souple et ouverte à l'expérience subjective des acteurs et donnant un résultat ancré dans les données empiriques recueillies par une comparaison constante entre la réalité observée et l'analyse en émergence. Toutefois, deux prémices ont guidé l'élaboration de cette recherche. D'abord, celle selon laquelle les compétences facilitant l'insertion socioprofessionnelle sont le résultat d'un processus qui s'effectue tout au long de la vie par le biais des expériences vécues dans différents lieux de socialisation. Ensuite celle selon laquelle le niveau des compétences acquises par les jeunes n'est pas le même lorsqu'ils entreprennent l'intervention (Rousseau et Tétreault, 2003). Aussi, nous

⁴ Le schéma d'entrevue se trouve à l'annexe 1.

considérations 1) que les possibilités d’insertion socioprofessionnelle des jeunes pouvaient être inégales avant l’intervention, 2) que leurs besoins pouvaient être différents lorsqu’ils entreprenaient l’intervention, 3) que les acquis réalisés lors du programme étaient susceptibles de varier, et enfin 4) que les retombées à court, moyen et long termes de l’intervention dans les trajectoires de vie des jeunes étaient également susceptibles d’être différentes.

Dans cette optique, nous avons conduit l’analyse des données en reconstituant d’abord le matériel recueilli pour chacun des jeunes selon l’enchaînement chronologique des expériences vécues dans les différents lieux de socialisation retenus. Nous nous sommes attachés ensuite à faire ressortir de chacune de leurs expériences les avancées et les reculs réalisés quant aux compétences professionnelle, personnelle et sociale reliées à l’insertion socioprofessionnelle, et ce, avant, pendant et après l’intervention Espoir. À cet effet d’ailleurs, le tableau suivant rappelle comment a été définie chacune de ces compétences dans la recherche.

Tableau 1

Description des compétences reliées à l’insertion socioprofessionnelle

Compétence personnelle	<ul style="list-style-type: none"> ● la connaissance de soi ● la capacité à s’engager dans une démarche d’orientation scolaire et professionnelle ● la motivation dans les études
Compétence professionnelle	<ul style="list-style-type: none"> ● l’acquisition des connaissances et habiletés au travail ● la motivation à vouloir occuper une place sur le marché du travail ● les connaissances pour faire de la recherche d’emploi ● les habitudes nécessaires au maintien en emploi
Compétence sociale	<ul style="list-style-type: none"> ● la capacité à entrer en relation avec les autres, à entretenir des relations harmonieuses, à négocier des décisions, et à résoudre des conflits

À partir de ce matériel, une analyse transversale des 30 récits a permis de catégoriser les jeunes selon le niveau des compétences reliées à l’insertion socioprofessionnelle qu’ils avaient acquis avant la phase intensive de l’intervention Espoir, de dégager certaines tendances quant aux objectifs poursuivis et aux acquis réalisés lors de l’intervention, et enfin de cerner plus finement les retombées à court, moyen et long terme de l’intervention.

Ensuite, l’analyse des données nous a amenés à saisir la dynamique de la construction des éléments composant les compétences reliées à l’insertion socioprofessionnelle selon les différents lieux de socialisation, et ce, afin de mieux préciser l’apport de l’intervention Espoir dans l’ensemble de ce processus.

Enfin, sur la base de ces deux analyses nous avons pu identifier les conditions et les variables les plus propices, les moments les plus adéquats pour tirer profit de l’intervention.

3.4 Les caractéristiques sociodémographiques des répondants

En tenant à jour un tableau où les caractéristiques des jeunes interviewés ont été compilées au fur et à mesure de la période de recrutement, nous avons réussi à constituer un échantillon rencontrant, selon les critères que nous avons établis, la diversité que nous souhaitions. De fait, quinze jeunes — huit femmes et sept hommes — ont participé à l’intervention à la Maison Dauphine, et quinze autres — sept femmes et huit hommes — au Bon Dieu dans la rue. Ils étaient âgés de dix-neuf à vingt-sept ans lorsqu’ils ont passé l’entrevue, et le temps écoulé depuis la fin de la période de suivi variait de quelques mois à quatre ans; ce qui nous a alors permis d’avoir une certaine perspective lors de l’analyse des données quant aux avancées et aux reculs dans les trajectoires de vie. Enfin, ils étaient neuf à détenir un diplôme d’études secondaires lorsqu’ils ont entrepris l’intervention, six à avoir un enfant⁵, et vingt-sept à maintenir des contacts occasionnels ou réguliers avec les membres de leur famille d’origine⁶.

⁵ Par contre, deux d’entre eux seulement en avaient la garde.

⁶ Les tableaux descriptifs des jeunes participants à la recherche se trouvent à l’annexe 2.

B. DEUXIÈME PARTIE : LA CONSTRUCTION DES COMPÉTENCES RELIÉES À L'INSERTION SOCIOPROFESSIONNELLE

1. Une catégorisation des jeunes selon l'évolution de leurs trajectoires scolaire et professionnelle

La reconstitution chronologique des données recueillies auprès des participants nous a amenés à catégoriser les jeunes en fonction du niveau des acquis reliés à l'insertion socioprofessionnelle dont ils disposaient avant de faire l'intervention Espoir, soit, principalement, le niveau de scolarité atteint et la somme des expériences sur le marché du travail. Or, cette opération a permis de constituer quatre groupes de jeunes distincts : 1) les jeunes déçus par le « système », 2) les rebelles, 3) les manuels et 4) les jeunes cumulant les difficultés. Cette catégorisation a également permis de marquer certaines distinctions quant aux objectifs poursuivis lors de l'intervention et, par la suite, quant au déroulement des situations scolaire, professionnelle et résidentielle.

Ce qui suit décrit pour chacun de ces regroupements l'évolution des expériences vécues dans les différents lieux de socialisation avant, pendant, et après l'intervention Espoir, en portant une attention particulière aux divers éléments qui composent les compétences favorisant l'insertion socioprofessionnelle, mais aussi en s'attardant aux circonstances qui entourent certains moments de la trajectoire de vie des jeunes, comme l'abandon des études initiales, le départ du domicile des parents, l'arrivée à la rue, et le retour aux études.

1.1 Les jeunes déçus par le « système »

Avant l'intervention Espoir — Les jeunes du premier groupe se caractérisent par le fait d'avoir poursuivi leurs études primaires et secondaires sans difficulté apparente, et d'avoir déjà cumulé une expérience importante sur le marché du travail lorsqu'ils entreprennent le programme Espoir.

Ils disent en effet avoir connu un parcours scolaire sans échec, ni redoublement, et ce, jusqu'à la période précédant l'abandon de leurs études. Sur le plan relationnel, ils ne semblent pas avoir eu de difficultés importantes dans leurs interactions avec les autres jeunes, dans le sens où ils n'étaient pas isolés et avaient leur groupe d'amis. Par contre, ils se sont toujours perçus comme étant un peu différents, certains allant même jusqu'à dire qu'ils n'ont jamais été pareils aux autres de leur groupe. Ils étaient soit « très lunatiques », « le clown de la classe », « le fife », « le bollé », « l'enfant détestable qui avait toujours raison contre le prof ». Par ailleurs, certains affirment avoir connu vers la fin de leurs études quelques problèmes avec l'autorité, soit les professeurs, les directions d'école, ou encore leurs parents qui ne sont pas d'accord avec le fait qu'ils laissent leurs études.

De fait, ce sont des jeunes qui ont pris la décision de quitter le système scolaire et donc, qui n'ont pas été expulsés des établissements d'enseignement. Lorsqu'ils abandonnent leurs études la première fois, ils sont en secondaire 4 ou 5, et certains sont même rendus au cégep. Quelques-uns d'ailleurs avaient dû quitter leur patelin et le domicile de leurs parents pour poursuivre leurs études, et vivaient alors en chambre ou partageaient un appartement avec d'autres. Dans quelles circonstances s'effectue leur sortie du système scolaire? D'abord, certains n'ont pas accès au programme dans lequel ils veulent s'inscrire, soit qu'ils sont refusés, soit que leurs parents ne veulent pas défrayer les coûts qui y sont reliés. Et devant ces refus, ils ne considèrent pas la possibilité de s'inscrire dans un autre programme, mais préfèrent quitter le système scolaire. Ensuite, d'autres perdent leur motivation dans leurs études parce que le programme dans lequel ils sont inscrits ne répond pas tout à fait à leurs attentes. Ils s'absentent de plus en plus souvent et finissent par abandonner, certains concluant alors que l'enseignement supérieur n'est pas fait pour eux. Quelques-uns ont aussi tenu à préciser que leur consommation de drogues allait alors en augmentant, et que c'est un facteur qui a sans doute contribué à la baisse de la motivation dans leurs études.

Les jeunes du premier groupe ont donc un projet scolaire assez précis avant même d'amorcer l'intervention Espoir. D'ailleurs, la plupart ayant un intérêt et des aptitudes

marquées pour le domaine des arts ou des lettres depuis le primaire, ils ont fait un choix de programme y correspondant. Toutefois, lorsqu'ils se butent au fait de ne pouvoir y accéder, ou encore au fait que le programme choisi ne réponde pas tout à fait à leurs attentes, ils décident d'aller travailler plutôt que de tenter une réorientation scolaire.

Au début, ils n'ont pas de difficulté à se trouver des emplois, et semblent être appréciés de leurs employeurs parce qu'ils sont vaillants et débrouillards. Ceux qui ne l'avaient pas déjà fait, se prennent alors un appartement seul ou avec d'autres. Avec le temps toutefois, leur motivation à occuper un emploi va en diminuant. De fait, les emplois qu'ils occupent sont exigeants physiquement, se font dans des conditions difficiles — au grand froid, à la chaleur — et sont aussi exécutés sous pression — les jeunes devant aller toujours de plus en plus vite, et fournir un rendement de plus en plus important —. Mais ce qu'il faut retenir c'est qu'il s'agit d'emplois qui, pour eux, comportent peu d'intérêt, soit financièrement ou encore par rapport à leur sentiment d'accomplissement personnel. Or, dans ces circonstances, leur capacité à accomplir le travail demandé va en diminuant à cause, entre autres, d'une consommation de drogues et d'alcool qui a continué, après l'abandon de leurs études, d'aller en augmentant et qui, pour certains d'entre eux du moins, leur occasionne déjà des problèmes de santé importants. Il y en a un par exemple qui à cause des speeds et de la coke, ne mange plus, ne dort plus. Il est dans un état tellement lamentable qu'il doit quitter l'emploi qu'il a depuis deux ans et demi pour entrer en cure de désintoxication. Après deux ans de travail, un autre commence à faire des crises d'épilepsie, développement d'une maladie qu'il associe à une consommation excessive d'alcool et de drogue, et à l'épuisement dû au manque de sommeil — il peut être cinq jours de suite sans dormir —. D'autres considèrent qu'ils sont carrément en dépression; la quantité de speeds, de coke ou d'extazy qu'ils prennent, y étant selon eux pour quelque chose. Par conséquent, après avoir été sur le marché du travail pendant quelques années, leurs périodes d'emploi commencent à être entrecoupées de périodes d'assurance emploi, et puis après d'aide sociale, et peu à peu, leurs principales sources de revenus proviennent de la quête, du vol, de la vente de drogue, et pour l'une d'eux de la prostitution. Aussi, à partir d'un certain moment, ils limitent les contacts qu'ils ont avec leurs parents parce qu'ils ne supportent plus leurs critiques, ou parce qu'ils ne sont pas

très fiers de ce qu'ils font et sont devenus.

Pendant l'intervention Espoir — Ils affirment qu'ils sont assez désespérés lorsqu'ils décident de participer à l'intervention. Certains ont des problèmes de drogue importants, et d'autres sont sans ressources financières parce qu'ils viennent de perdre un emploi et ont beaucoup de difficulté à obtenir de l'aide sociale. Mais surtout, ils n'espèrent plus grand-chose du système scolaire et du marché du travail, et ils ont le sentiment d'être devant un mur. Ils vont dire qu'ils étaient « débalancés », « vivaient un moment particulièrement difficile », « étaient épuisés », « blasés de la vie », « manquaient de motivation », « n'avaient aucun espoir dans à peu près rien », et « étaient tout près de toucher le fond ».

Ils avaient besoin de régler des problèmes personnels, de se démêler, de trouver ce qu'ils voulaient et allaient faire de leur l'avenir, et ils ont pensé que leur participation au programme Espoir pourrait les aider à y arriver. Pour les jeunes de Montréal, le programme est d'abord une occasion de valider leur intérêt et leurs aptitudes pour le thème proposé, — l'art ou le théâtre dans ce groupe-ci —. Pour ceux de Québec, il s'agit généralement d'une occasion de croissance personnelle, d'orientation scolaire et professionnelle, mais surtout, pour quelques-uns de Québec et de Montréal, un moyen d'obtenir une source de revenus.

Néanmoins, ils y ont tous trouvé leur compte. Ceux dont la participation au programme est principalement guidée par la nécessité d'accéder rapidement aux prestations de la sécurité du revenu, estiment que cette raison se transforme parce qu'ils sentent vite à travers les activités proposées qu'ils ont aussi le besoin de travailler sur eux. De fait, la plupart des jeunes de ce groupe-ci affirment qu'ils étaient très repliés sur eux-mêmes. Ils ne parlaient jamais de leurs problèmes et gardaient tout en dedans parce qu'ils avaient honte de ce qu'ils étaient ou encore ressentaient beaucoup de mépris pour eux-mêmes. Or, ils racontent que la participation au programme les a aidés à reprendre confiance en leurs capacités et à avoir une meilleure estime d'eux-mêmes. Elle leur a permis de sortir de leur coquille, de se confier, de s'ouvrir aux autres, de s'extérioriser. Ils soutiennent

qu'ils ont appris à parler d'eux, à dire ce qu'ils ont vécu, ce qu'ils ressentent, et aussi à demander de l'aide. Par ailleurs, les jeunes qui veulent travailler sur leurs problèmes de consommation peuvent rencontrer un intervenant en toxicomanie. Selon leurs dires, ces rencontres leur ont permis de mieux comprendre ce qui les amène à consommer, et d'avoir aussi des outils pour garder leur motivation à ne pas le faire.

Les jeunes de ce groupe-ci estiment qu'ils ont pu amorcer une démarche d'orientation pendant leur participation au programme *Espoir*, mais que celle-ci n'a pas vraiment pu aboutir. Ils ne sont pas vraiment arrivés à cibler un nouveau programme scolaire dans lequel ils veulent s'inscrire et un métier dans lequel ils veulent s'engager. Or, dans leur cas, l'entreprise est particulièrement difficile parce que l'expérience qu'ils ont vécue sur le marché du travail les a amenés à vouloir s'en distancier, et la tentative qu'ils ont faite de poursuivre des études dans le programme de leur choix a également échoué. Néanmoins, ceux de Montréal vont dire qu'ils ont pu se développer artistiquement, qu'ils ont pu prendre davantage conscience de leurs capacités artistiques et de leur créativité.

Après l'intervention Espoir — Après l'intervention, la trajectoire des jeunes du premier groupe ne se structure pas autour d'un projet d'études, mais s'organise plutôt en fonction de leur désir d'occuper une grande partie de leur temps à faire ce qu'ils aiment. Aussi elle sera surtout faite de leur participation à divers programmes, de quelques emplois, ou encore de bénévolat.

À Québec, ceux qui ont un intérêt pour la musique et le dessin vont rapidement participer à *Créateur de rue* et à *Graffitis*. Il s'agit d'expériences qui dans tous les cas sont jugées très positives, et qui plus particulièrement dans le cas de *Créateur de rue*, leur permettent d'exploiter et d'améliorer leur médium d'art; ce qui s'avère très motivant et leur donne confiance dans leur potentiel artistique — comme dans le cas du programme *Espoir en arts* à Montréal —.

En comparaison, la plupart de leurs expériences de travail vont être beaucoup moins enrichissantes : encore là des emplois ennuyants et sous-payés. Néanmoins, il faut

remarquer que la participation au programme a conduit des jeunes de ce groupe-ci à renouer avec un marché du travail dont ils s'étaient éloignés. À cet effet d'ailleurs, le travail qu'ils ont fait sur eux-mêmes pendant l'intervention les amène par la suite à mieux cibler leur recherche d'emploi, à mieux identifier les contextes de travail qui leur conviennent, et surtout les contextes de travail qui risquent moins de les enfoncer dans la « déprime » et la consommation.

Il demeure toutefois que certains jeunes de ce groupe-ci ont opté pour le bénévolat⁷ plutôt que pour une participation au marché du travail, et ce, parce qu'ils veulent pouvoir choisir ce dans quoi ils s'investissent, faire ce qu'ils aiment, et travailler quand ça leur convient. Or c'est le bénévolat qui répond le mieux à leurs attentes et ils constatent d'ailleurs que le plaisir et la satisfaction qu'ils y trouvent, ont tendance à les éloigner de plus en plus du marché du travail.

1.2 Les rebelles

Avant l'intervention Espoir — Le deuxième groupe se compose de jeunes filles surtout, qui n'ont pas de difficultés d'apprentissage, mais qui ont très peu d'expériences sur le marché du travail lorsqu'elles entreprennent le programme Espoir.

Elles n'ont pas de difficultés scolaires apparentes au primaire, mais leurs notes chutent dès le secondaire 1. Elles expliquent la baisse de leurs résultats en raison de leur manque d'intérêt dans les cours, de leur manque de motivation à l'école et de leurs nombreuses absences. Elles disent avoir commencé à consommer des drogues et de l'alcool au tout début de leur secondaire et mentionnent aussi que leur consommation est devenue rapidement importante.

Ce sont des filles qui se désignent comme des rebelles, qui ne veulent pas s'habiller comme les autres et qui construisent leur différence par des expériences radicales. Selon

⁷ Certains vont par exemple ramasser des seringues souillées dans des parcs, participer à des activités de prévention pour les infections transmises sexuellement et par le sang, contribuer à la distribution de repas, participer à l'organisation de divers événements — Tour de l'île, Fête de la St-Jean —, ou faire des émissions dans des radios communautaires.

elles, tous les jeunes à l'école sont des imbéciles et les enseignants sont pires encore. Certaines d'entre elles font des séjours en centre d'accueil; mais dans leur cas, ce sont leurs parents qui font la demande aux services sociaux parce qu'ils n'ont plus de contrôle sur leurs filles.

Elles parviennent à se rendre en secondaire 3, mais à la différence des jeunes du premier groupe qui ont décidé d'abandonner leurs études, elles se font expulser de l'école parce que leurs absences sont trop nombreuses ou encore parce qu'elles vendent de la drogue. Plusieurs d'entre elles affirment par contre qu'elles sont déjà convaincues qu'elles y reviendront un jour pour finir leur scolarité. D'ailleurs lors des années subséquentes, certaines d'entre elles tentent un retour aux études à l'éducation des adultes, mais abandonnent rapidement parce qu'elles se disent pas suffisamment motivées.

Lorsqu'elles quittent le système scolaire la première fois, elles n'ont pas de projets scolaires. Elles ne savent pas ce qu'elles veulent faire plus tard, mais surtout elles disent qu'à ce moment-là elles ne sont pas prêtes à faire un choix. À cet effet, elles mentionnent que les cours de formation personnelle et sociale qu'elles ont suivis ont eu très peu d'intérêt et d'impact pour elles.

Dans tous les cas, leurs parents exigent qu'elles se trouvent un emploi, sinon elles doivent quitter la maison. Certaines vont donc travailler près d'un an, et pour elles l'entrée dans la rue se fait lorsqu'elles décident de laisser leur emploi et de partir de chez leurs parents. D'autres par contre n'ont jamais eu le goût de travailler. Elles veulent juste consommer, faire la fête, se tenir avec leurs amis, et c'est donc dès leur expulsion de l'école qu'elles quittent le domicile de leurs parents. Elles habitent un peu partout chez des amis, quêtent et *squeegent* pour payer leur consommation. Elles voyagent, généralement dans l'Ouest l'été, et certaines en profitent alors pour faire la cueillette des petits fruits. Même si les relations entre les jeunes filles et leurs parents sont souvent ténues et tendues, les contacts vont généralement être maintenus.

Pendant l'intervention Espoir — Lorsqu'elles amorcent l'intervention, les jeunes filles qui ont passé trois ans et même quatre ans dans la rue disent qu'elles sont au bout du rouleau et qu'elles ont vraiment besoin d'aide. L'une d'elles raconte : « Je me levais le matin pis je faisais : Ah fuck, je suis encore là ». Une autre menaçait de faire sauter le bureau si personne ne l'aidait à se sortir du trou. Les plus jeunes, celles qui sont dans la rue depuis un an ou deux seulement, décident de participer au programme parce qu'elles sont désœuvrées et ne font pas grand-chose de leurs journées. Elles veulent être occupées mais « sans les contraintes d'une vraie job ». Pour les jeunes de Montréal, leur attrait pour le thème central autour duquel est structurée l'intervention, est le principal élément qui les amène à participer. Pour les jeunes de Québec, c'est plutôt l'ensemble des activités et des objectifs poursuivis lors de l'intervention qui va les y inciter. Il demeure néanmoins que pour des jeunes de Québec et de Montréal, le fait de pouvoir recevoir des prestations de la sécurité du revenu et, pour certaines, de pouvoir avoir leur premier logement, sont des éléments qui vont interférer dans leur décision.

La plupart des filles du deuxième groupe soutiennent qu'elles « se » connaissent assez bien avant de faire l'intervention, mais que le programme va leur permettre d'une part « de mettre des mots sur ce qu'elles savent déjà », et d'autre part, « de pousser plus loin leur connaissance d'elles-mêmes ». Par exemple, l'une d'elles a pu réaliser qu'elle est angoissée, une autre qu'elle a vécu des expériences qui l'empêchent d'avancer et l'amènent à détruire tout ce qu'elle commence. Par ailleurs, les jeunes de ce groupe affirment avoir surtout travaillé leur motivation pendant le programme — leur motivation à faire et à terminer ce dans quoi elles s'engagent, leur motivation à terminer leurs études, à chercher un emploi et à occuper une place sur le marché du travail —.

Aussi, parce qu'elles ont une assez bonne connaissance de leurs intérêts, elles disent avoir pu profiter de l'intervention pour développer un projet académique ou professionnel. Donc, après avoir fait un stage, des tests en orientation, visité des écoles, s'être fait expliquer les programmes, recueilli beaucoup d'informations sur les métiers qui les intéressent, elles en arrivent à identifier un programme scolaire ou un métier en particulier. Certaines vont alors dire que c'est à partir de l'intervention qu'elles sont

capables de se projeter dans l'avenir pour trouver ce qu'elles veulent faire dans la vie. Selon elles, le programme Espoir les a donc aidées à « s'orienter dans la vie ».

Après l'intervention Espoir — Tout de suite après avoir complété l'intervention, ou moins d'un an après, les jeunes du deuxième groupe vont toutes retourner à l'école de la rue en ayant l'objectif d'aller compléter leurs études secondaires, activité qu'elles vont combiner régulièrement avec un emploi à temps partiel dans des hôtels, resto, boutiques de linge ou dépanneurs. Comme suite au programme, il est donc possible de remarquer chez elles une augmentation effective de leur motivation à poursuivre leurs études, une augmentation de leur motivation à occuper une place sur le marché du travail, et une augmentation de leur participation au marché du travail.

Or, même si les jeunes de ce groupe-ci n'ont pas de problèmes d'apprentissage et qu'elles sont assez avancées dans leur scolarité — elles ont généralement un secondaire 3 lorsqu'elles sont expulsées de l'école — elles prennent quelques années pour arriver à finir leur secondaire; ce qu'elles expliquent par leur goût de continuer à faire la fête et par les variations dans leur niveau de motivation aux études. Toutefois, elles considèrent qu'avoir eu en tête un objectif scolaire précis à atteindre — soit un programme d'études professionnelles à compléter au secondaire, au cégep ou à l'université — est un des éléments qui leur a permis de ne pas abandonner leurs études. Aussi, les expériences de travail à temps partiel qu'elles ont connues pendant leurs études les ont amenées à réaliser qu'elles ne voulaient pas occuper de tels emplois toute leur vie, et qu'elles aspiraient à une autre situation sur le marché du travail.

Les jeunes du deuxième groupe ont donc réussi à terminer leur secondaire, mais plusieurs n'ont pu amorcer leur formation professionnelle puisqu'elles n'ont pas été admises dans le programme de leur choix. Il s'agit bien sûr d'expériences qui ont été déstabilisantes, mais qui ne les ont pas amenées à une remise en question complète de leur projet d'études. De fait, elles ont plutôt réagi en ayant la volonté de reprendre des cours pour rehausser leurs notes, d'aller chercher des prérequis qui leur manquaient, ou encore se sont mises à explorer la possibilité de s'inscrire dans un autre programme apparenté à

leur premier choix, mais moins contingenté.

Par ailleurs, il a été possible de constater que les jeunes du deuxième groupe se sont vraiment stabilisées au niveau du logement. Après avoir complété l'intervention, elles ont toujours eu un appartement, quoiqu'elles aient pu déménager à quelques reprises. Aussi, elles ont maintenu des contacts avec leurs parents et ont toujours pu compter sur eux pour les dépanner en cas de besoin. Selon elles, ils sont fiers maintenant du fait qu'elles sont retournées à l'école.

1.3 Les manuels

Avant l'intervention Espoir — Les jeunes du troisième groupe se caractérisent par le fait d'avoir eu des difficultés scolaires tout au long de leur parcours scolaire, mais d'avoir cumulé une certaine somme d'expériences sur le marché du travail avant de faire l'intervention Espoir.

De fait, il s'agit essentiellement de jeunes hommes et qui ont des difficultés scolaires et des problèmes de comportement importants dès leur entrée à l'école. Ils soutiennent qu'ils étaient très agressifs et se battaient avec les autres enfants. Certains d'ailleurs ont dû fréquenter des écoles spécialisées et ont été amenés à consulter des spécialistes — à l'intérieur et à l'extérieur de l'école — pour apprendre à composer avec leur agressivité, et ce, dès leur plus jeune âge. Ils n'ont jamais aimé l'école, cumulent les échecs et abandonnent dès qu'ils le peuvent, généralement dès qu'ils atteignent l'âge de seize ans.

Ce sont des jeunes toutefois qui ont appris très tôt à travailler avec leur père ou un oncle, en les aidant à faire des travaux à la maison ou encore en faisant des contrats avec eux. Ils savent réparer ou même reconstruire divers appareils — comme des laveuses, sécheuses, grille-pain —, ont fait des contrats de tondeuse, de coupe de bois, de feuilles mortes, de déneigement, d'entretien ménager et de peinture. Ils ont donc développé des aptitudes et un intérêt aussi pour le travail manuel et technique.

Lorsqu'ils abandonnent l'école, certains vont occuper un emploi pendant un certain temps. D'autres par contre sont plus intéressés à faire la fête et à voyager, qu'à travailler. Dans les deux cas, c'est lorsqu'ils décident de venir s'établir à Québec ou à Montréal, et de quitter définitivement le domicile de leurs parents situé en banlieue ou en milieu rural — et pour certains l'emploi qu'ils avaient alors —, que l'entrée dans la rue se fait. Ils aboutissent dans les centres-villes, squattent, consomment alcool ou drogues et, plus ou moins rapidement, leurs sources de revenus proviennent essentiellement de la vente de drogue, du *squeege*, de la quête, et de l'aide sociale lorsqu'ils ont dix-huit ans.

Pendant l'intervention Espoir — Les jeunes du troisième groupe participent au programme Espoir parce qu'ils sont désœuvrés et ne font pas grand-chose de leurs journées, mais leur décision est également motivée par le fait d'avoir ainsi accès aux prestations de la sécurité du revenu s'ils ont dix-sept ans; et s'ils ont dix-huit ans et y ont déjà accès, par le fait de pouvoir obtenir un léger supplément de 30 \$/semaine. Pour les jeunes de Montréal, leur intérêt pour le thème qui structure l'intervention est aussi un élément qui contribue à leur participation au programme.

Les jeunes du troisième groupe disent avoir très peu appris sur leurs intérêts et leurs aptitudes pendant l'intervention puisque leurs expériences de travail leur avaient déjà permis d'en prendre conscience. Néanmoins, la plupart commencent alors à envisager un retour aux études, mais sans préciser un programme d'études ni un métier en particulier. Aussi, le programme les amène surtout à poursuivre le travail entrepris avec les intervenants scolaires et sociaux lorsqu'ils étaient encore à l'école, puisqu'il a été une occasion, selon leurs dires, de mieux comprendre leurs interactions avec les autres, leurs rapports avec les personnes en autorité, une bonne occasion aussi pour apprendre à régler leurs conflits en parlant, non plus à coups de poing, et pour prendre conscience des effets de leurs comportements sur leur entourage.

Après l'intervention Espoir — Certains des jeunes du troisième groupe, mais pas tous, vont connaître une instabilité résidentielle qui va perdurer dans le temps. Ils continuent après le programme et par période, à ne pas avoir toujours d'appartement, à vivre chez

l'un ou l'autre de leurs amis, et même à dormir dehors. Ils continuent pendant un certain temps aussi à *squeegee* et à vendre de la drogue pour subvenir à leurs besoins; ce qu'ils expliquent par le fait qu'ils ne sont pas intéressés à travailler au salaire minimum.

Cependant, après un moment sans faire grand chose et malgré les difficultés scolaires vécues au primaire et au secondaire, ils recommencent tous l'école, et ce, en ayant l'objectif d'aller se chercher ultérieurement une formation professionnelle. Or, ils vont apprécier l'école de la rue même si cet environnement ne règle pas leurs difficultés d'apprentissage. De fait, l'un d'eux qui avait échoué deux fois son secondaire 3 en français lors de ses études initiales, n'a pas réussi à le passer à l'école de la rue, et ce, malgré trois tentatives et un an et demi d'effort. Par contre, le fait d'apprécier leur expérience à l'école de la rue, les amène à persévérer quelques années dans leurs études, soit le temps nécessaire pour obtenir un TDG qui leur permet par la suite d'entreprendre un diplôme d'études professionnelles — DEP —.

Par ailleurs, bien longtemps après l'intervention et la période de suivi prescrite, certains jeunes hommes de ce groupe sont retournés consulter leur intervenant spécialisé en orientation pour procéder au choix de leur formation professionnelle, ou encore ont été chercher de l'aide auprès de leur intervenante lorsqu'ils ont éprouvé des difficultés dans leurs relations avec les autres. Dans tous les cas, ils ont pu recevoir l'aide escomptée.

1.4 Les jeunes cumulant les difficultés

Avant l'intervention Espoir — Les jeunes du quatrième groupe se caractérisent par le fait d'avoir eu des difficultés scolaires importantes et des problèmes tout aussi importants dans leurs interactions avec les autres enfants, et ce, dès leur entrée au primaire, mais contrairement aux jeunes du groupe précédent, ils n'ont à peu près pas d'expérience sur le marché du travail lorsqu'ils entreprennent l'intervention Espoir.

Pour eux, l'école c'est d'abord un lieu où ils ont vécu beaucoup d'humiliations, mais à la différence des jeunes du troisième groupe, ils sont plutôt victimes qu'agresseurs. Ils n'ont jamais aimé l'école et, selon eux, le temps qu'ils y ont passé a été « un désastre », « un

gâchis ». Ils disent avoir été rejetés par les autres enfants, principalement parce qu'ils étaient pauvres.

D'ailleurs, la plupart proviennent de familles suivies par la DPJ et ont connu un placement en famille ou en centre d'accueil; soit qu'ils en ont fait eux-mêmes la demande, qu'ils s'absentaient trop souvent de l'école, ou faisaient des fugues lors desquelles ils vivent dans la rue. Enfin, c'est généralement en centre ou en famille d'accueil qu'ils terminent leurs études initiales, et lorsqu'ils sortent de ces milieux, ils ont parfois participé à certains programmes, mais n'ont pas vraiment d'expériences sur le marché du travail. Certains reçoivent alors de l'aide sociale, et quelques-uns mentionnent des revenus de prostitution. Aussi, la consommation de drogues commence très tôt — vers huit ans pour certains — et est importante dans ce groupe-là.

Pendant l'intervention Espoir — Certains jeunes du quatrième groupe participent à l'intervention Espoir parce qu'un juge exige qu'ils fassent quelque chose : aller à l'école, travailler ou participer à un programme. D'autres le font parce qu'ils « ne savent plus quoi faire de leur vie ». Toutefois comme ceux du premier groupe, certains semblent avoir atteint un niveau de désespoir important lorsqu'ils entreprennent l'intervention. En effet, le programme semble se présenter à une période encore plus difficile de leur existence et est alors perçu comme leur dernier recours. Ils ne « savaient plus quoi faire pour s'en sortir », et disent que « ça ne fonctionnait plus ».

Lorsqu'ils amorcent le programme, la plupart des jeunes de ce groupe disent avoir besoin de travailler sur eux-mêmes et de se connaître davantage. De fait, ayant eu des difficultés scolaires importantes et à peu près pas d'expériences de travail, ils n'ont pas été dans des contextes favorables à l'identification de leurs aptitudes et de leurs intérêts. À travers les activités proposées, le programme a été pour eux une occasion de s'arrêter là-dessus, et la plupart vont d'ailleurs déclarer avoir beaucoup appris sur eux pendant l'intervention. Plusieurs se disaient très repliés sur eux-mêmes et affirment avoir appris lors de l'intervention à se confier aux autres, à sortir de leur coquille, et à demander de l'aide. Enfin, quelques-uns soutiennent avoir mieux mesuré pendant le programme les effets

négatifs de certaines attitudes qu'ils ont développées dans les relations difficiles qu'ils ont connues dans leur famille et à l'école.

Par ailleurs, la connaissance qu'ils ont acquise d'eux-mêmes pendant l'intervention en a amené certains à préciser un secteur d'activité, un métier qui pouvait les intéresser et aussi à envisager un retour aux études; ce qui dans leur cas est considérable étant donné leur expérience initiale dans le système scolaire. Ils expliquent alors que seule la confiance envers leur intervenant les a amenés à pouvoir considérer cette option.

Après l'intervention Espoir — La plupart des filles du quatrième groupe ont connu après leur participation au programme une situation relative au logement plus stable que celle des hommes, qui eux, continuent à rester chez l'un et chez l'autre, à dormir sur un divan, et même dans certains cas aussi, à vivre par période dans la rue.

Plusieurs des jeunes du quatrième groupe sont retournés à l'école après l'intervention; quelques-uns tout de suite après, d'autres plus tard, après une période d'inactivité plus ou moins longue. Pour la majorité, il s'agit de l'école de la rue, mais pour d'autres une école de formation professionnelle. Certains semblent motivés par les études qu'ils ont entreprises, sont encouragés par la rapidité avec laquelle elles s'effectuent, et aussi par les résultats qu'ils obtiennent. Ils semblent bien déterminés à compléter leur scolarité, et ce, dans l'optique de pouvoir occuper par la suite un métier en particulier. Toutefois dans ce groupe-ci, leur persévérance semble moins assurée. Dans certains cas, ces études ont été entreprises à peine quelques semaines ou quelques mois avant l'entrevue, et il s'agit de jeunes qui ont éprouvé beaucoup de difficultés scolaires et qui doivent pratiquement tout recommencer leur secondaire. Or, en comparant le temps pris par les jeunes du deuxième groupe qui avaient plus d'avance et moins de difficultés à l'école, l'aboutissement de leur projet apparaît plus incertain.

D'ailleurs lors de l'entrevue, d'autres jeunes de ce groupe-ci avaient déjà tenté un retour aux études, mais avaient rapidement abandonné sans atteindre évidemment les objectifs qu'ils s'étaient fixés au départ. L'un d'eux raconte qu'il n'était pas capable de rester assis

très longtemps devant un pupitre sans se sentir coincé. C'était le cas plus jeune et ça n'a pas changé. Une autre s'est trouvé un emploi en faisant un stage, et la conciliation travail/études était trop exigeante. Parfois aussi, les rapports avec les enseignants étaient difficiles. Ils avaient l'impression que les enseignants ne les aimaient pas et c'était réciproque. Enfin, d'autres sont déménagés et habitaient maintenant trop loin de l'école.

Toutefois, même si l'abandon des études signifie le plus souvent une remise en question des projets professionnels identifiés dans le programme, cet abandon ne signifie pas pour autant un retour à la case départ, soit l'inactivité. Ils occupent un emploi, développent leur projet professionnel, mais sans passer par une filière scolaire, ou s'occupent de leur enfant.

CONCLUSION

La reconstitution chronologique des expériences vécues avant, pendant et après l'intervention Espoir nous a permis de mettre en évidence les disparités importantes qui prévalent entre les jeunes participants. D'abord, avant même d'avoir entrepris le programme, les acquis dont ils disposent leur offrent des possibilités inégales pour s'insérer sur le marché du travail. Aussi, certains semblent beaucoup mieux positionnés que d'autres à cet égard. D'abord, ceux du groupe 1 bénéficient d'un niveau de scolarité plus élevé et ont déjà cumulé une expérience en emploi de quelques années. Ensuite viennent les jeunes du groupe 3 qui, malgré des difficultés scolaires importantes, ont acquis très tôt des habiletés pour le travail manuel qu'ils ont développées en effectuant avec un de leurs proches plusieurs petits emplois. Suivent enfin les jeunes des groupes 2 et 4 qui n'ont à peu près pas d'expérience sur le marché du travail; ceux du groupe 2 ayant néanmoins l'avantage d'avoir atteint un niveau de scolarité plus élevé que celui atteint par ceux du groupe 4.

La plupart des jeunes disent avoir voulu profiter de l'intervention pour penser à ce qu'ils voulaient faire de leur avenir, ce qui correspond à l'objectif visé par l'intervention. Aussi, l'intérêt pour le thème structurant l'activité est l'une des principales raisons de la participation des jeunes de Montréal au programme, de même que le fait, à Québec et à

Montréal, de pouvoir accéder rapidement aux prestations de la sécurité du revenu, ou s'ils l'avaient déjà, à un léger supplément. Toutefois, il a été possible de constater que les expériences scolaires, professionnelles et sociales antérieures, de même que le niveau de bien-être, orientent ce sur quoi les jeunes se sont attardés et ont travaillé pendant l'intervention. Ainsi, les jeunes du groupe 1, 4 et certains du groupe 2 qui ont amorcé l'intervention en disant qu'ils étaient tout près de toucher le fond, en ont profité pour travailler sur eux-mêmes et résoudre certains de leurs problèmes personnels. Ceux du groupe 3 qui ont toujours eu des relations conflictuelles avec les autres ont pu se pencher sur leur situation, et ceux des groupes 2 et 3 qui se sentaient simplement désœuvrés ont pu remettre en question leur manque de motivation et chercher à préciser des projets pour structurer leur quotidien. Ce faisant, le programme parvient donc à répondre aux visées d'une approche personnalisée.

Par ailleurs, il a également été possible de constater que les retombées de l'intervention semblent varier elles aussi selon les expériences antérieures et les acquis réalisés pendant l'intervention. De fait, il est apparu que les jeunes du groupe 1 qui ont surtout travaillé leurs problèmes personnels pendant l'intervention et ne sont pas arrivés à y définir un projet scolaire et professionnel, n'ont pas effectué de retour aux études et ont plutôt choisi par la suite de s'investir dans des activités valorisantes. Par contre, ceux du groupe 2 qui n'avaient pas de difficultés personnelles et scolaires trop importantes, ont pu pendant l'intervention préciser le choix d'un métier et d'un programme scolaire y correspondant, et sont retournés à l'école, tandis que ceux du groupe 3 qui avaient des difficultés scolaires et relationnelles importantes, ont surtout travaillé leurs rapports avec les autres pendant l'intervention, sont également retournés aux études, mais sur la base de la connaissance qu'ils avaient déjà acquise avant le programme de leur intérêt et de leurs aptitudes pour le travail manuel. Enfin, parmi les jeunes du groupe 4 qui avaient également des difficultés scolaires importantes, mais ont surtout développé leur connaissance de soi et travaillé sur leurs problèmes personnels pendant l'intervention, certains sont retournés aux études après l'intervention, mais quelques-uns seulement ont persévéré dans ce projet. De plus, il est apparu que, dans l'ensemble, la situation résidentielle des jeunes femmes s'est davantage stabilisée que celle des jeunes hommes.

2. L'apport des différents lieux de socialisation dans la construction des compétences reliées à l'insertion socioprofessionnelle

Dans cette section-ci, l'attention est davantage portée sur le développement des éléments qui composent les compétences reliées à l'insertion socioprofessionnelle. L'objectif est de mettre en évidence comment les différents lieux de socialisation ont pu contribuer à favoriser ou au contraire à entraver la construction de ces compétences pour tous les jeunes participants, et ainsi de pouvoir mieux faire ressortir l'apport spécifique de l'intervention *Espoir* dans l'ensemble de ce processus.

2.1 La compétence personnelle

2.1.1 La connaissance de soi

Les services psychosociaux — Plusieurs participants ont eu l'occasion de rencontrer des intervenants psychosociaux avant de faire l'intervention *Espoir* : ceux qui ont vécu des placements en famille, centre ou foyer d'accueil, ceux qui ont consulté soit pour des problèmes de comportement dès leur entrée à l'école, ou lors de certains moments plus difficiles de leur existence. Certains affirment en avoir alors retiré des bénéfices, fait certaines avancées sur le plan de la connaissance de soi et de leurs rapports avec les autres, mais d'autres ont surtout évoqué leur distance avec les intervenants, ou encore avec les autres jeunes qu'ils avaient à côtoyer.

L'intervention Espoir — Or, même si plusieurs avaient déjà reçu des services ayant cet objectif, la très grande majorité des jeunes rencontrés considèrent que l'intervention *Espoir* a été pour eux une bonne occasion de croissance personnelle. D'abord, plusieurs estiment que la relation établie avec l'intervenant pendant le programme est un élément qui a contribué pour beaucoup au fait qu'ils soient parvenus à mieux se connaître. De fait, ils soutiennent que cette personne-là a rapidement réussi à les cerner. Elle les comprenait, savait comment les prendre, était subjective, n'avait pas peur d'identifier les problèmes qu'elle voyait chez eux; des problèmes que d'autres intervenants, semble-t-il, auraient été tentés de ne pas voir, comme des problèmes de toxicomanie et d'automutilation, par

exemple. Aussi, elle n'avait pas peur de les confronter, arrivait à les atteindre, à les faire réagir, à les faire réfléchir, et à les motiver.

Les intervenants avec qui on travaillait, je ne les connaissais pas avant de commencer, je ne les connaissais pas du tout. Pis tout d'un coup, en dedans de six mois, c'est comme devenu des personnes super importantes pour moi. Ils ont comme appris à me connaître de même. C'était hot... Ils n'avaient pas peur de me confronter à ce que je faisais même s'ils savaient que j'allais « jumper » à peu près ça d'haut. (...) Je trouve ça cool parce qu'on a des problèmes, mais qu'on ne voit pas nécessairement, ou qu'on fait tout pour ne pas les voir, pis ils te montrent que tu vaux de quoi, que ça vaut la peine que tu fonctionnes ; ils ne te laissent pas dans ta merde à te laisser patauger, genre. J'en ai vu des programmes que tout ce qu'ils font, genre, c'est de te montrer à te trouver un job, pis ça finit là.
(Valérie, 22 ans, Montréal)

Certains jeunes vont dire qu'ils avaient une relation franche et ouverte dans le sens où ils pouvaient dire à cette personne-là ce qu'ils pensaient d'elle, et en contrepartie ils finissaient par accepter ce qu'elle disait d'eux.

De fait, contrairement à ce que la plupart avaient expérimenté auprès des intervenants qu'ils avaient côtoyés par l'entremise des services sociaux ou scolaires, ils ont trouvé là quelqu'un à qui ils pouvaient se confier, qui les accueillait peu importe leur humeur, qui ne les jugeait pas, qui était toujours disponible pour les écouter, qui les a aidés à dédramatiser des situations qu'ils ont vécues, qui avait des solutions à proposer, et qui les a aidé aussi à « s'organiser dans la vie ». Dans ce sens-là d'ailleurs, les rencontres personnelles chaque semaine avec l'intervenant pour faire le point ont été particulièrement appréciées et constituent pour plusieurs des moments forts du programme.

Par ailleurs, même si certains jeunes ont abordé l'intervention en ayant une meilleure connaissance de leurs intérêts que d'autres, la plupart estiment avoir fait des progrès pendant le programme; ceux-ci allant du simple fait de pouvoir mettre des mots sur ce qu'ils savaient déjà — groupes 1 et 2 — à celui de pouvoir découvrir grâce à des activités particulières ou des stages, certaines de leurs aptitudes qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion d'éprouver, entre autres, en raison de leur manque d'expériences sur le marché du travail, de l'abandon précoce de leurs études, et d'un milieu familial moins favorable — groupe 4 —.

Enfin, l'intervention a favorisé plusieurs prises de conscience. D'abord, certains réalisent jusqu'à quel point le fait d'être inactif, de ne pas avoir d'occupation suscite chez eux

Avant, j'aurais comme été chez nous à ne rien faire. On dirait qu'avant, ça ne me tentait juste pas. C'était juste plate. Maintenant, on va plus, dire : « Ah, là, je peux faire autre chose : je peux dessiner, je peux écrire, je peux faire de la peinture, je peux... » C'est un petit peu ça. On dirait que j'ai comme trouvé d'autres options qui étaient déjà en moi, mais elles n'étaient juste pas exploitées ou que je n'avais juste pas de volonté.

(Nicolas, 26 ans, Montréal)

beaucoup d'angoisse, et contribue alors à augmenter leur consommation. Aussi, lorsqu'ils ne sont ni en emploi, ni aux études, ils ont appris à tabler sur ce qui les intéresse et les anime pour structurer leur journée. Il peut alors s'agir d'activités culturelles, sociales ou de création artistique — peinture ou musique —. Ensuite, par le biais de leur implication dans le projet de groupe ou tout simplement de leur participation

à l'intervention, le programme a été l'occasion pour plusieurs de réaliser que, contrairement à ce que certaines de leurs expériences les avaient amenés à croire — l'abandon de leurs études, leur désertion du marché du travail, la rue — ils sont capables de faire des choses, d'entreprendre et de mener des projets à terme, « qu'ils ne sont pas des bons à rien », « des parasites ». De fait, l'expérience de la rue, de la quête et de la consommation, en ont amené plusieurs à avoir l'impression de ne rien valoir, d'être des paresseux et des profiteurs et de n'être rien aux yeux des autres.

Aussi, parce qu'ils se connaissent mieux depuis l'intervention, certains jeunes sont davantage conscients de ce qui est bon et important pour eux. Ils sont plus à même de choisir des contextes relationnels ou encore de travail qui leur conviennent, d'éviter ou encore de s'extraire plus rapidement des situations qui ont un effet néfaste sur eux. Ils semblent également plus sensibles et mieux armés pour identifier les conditions qui vont augmenter les chances de réussir leurs projets. Ils vivent donc davantage d'expériences positives et moins d'échecs. Par exemple, certains vont choisir de vivre seuls pour avoir un environnement plus propice aux études. D'autres qui veulent maintenir l'arrêt de leur consommation, vont décider de rompre certains des liens qu'ils s'étaient faits dans la rue, vont chercher à s'entourer de gens qui ont des occupations et des projets, et quelques-uns vont déménager pour changer de quartier.

2.1.2 La capacité à s'engager dans une démarche d'orientation scolaire et professionnelle

L'école — Même si quelques-uns des jeunes sont parvenus lors de leurs études initiales à faire un choix scolaire et professionnel qui, par ailleurs, s'est rapidement avéré décevant, la plupart ne semblent pas avoir été dans des conditions propices pour le faire; soit qu'ils voulaient juste faire la fête et n'étaient pas prêts à se pencher sur leur avenir, ou bien avaient tellement de difficultés scolaires qu'ils songeaient plus à sortir de l'école qu'à y suivre une formation.

Je fais ça de la danse ... je vais faire ça peut-être toute ma vie là, mais j'aimerais ça avoir d'autre chose aussi en plus que ça. L'été, je travaille dans les festivals, il y en a plus (de contrats), mais l'hiver, c'est moins. T'sé, j'essaye quand j'en ai pas de faire d'autre chose là. C'est sûr que je suis pas riche, mais je peux quand même survivre très bien. (Sandrine, 24 ans, Montréal)

L'intervention Espoir — Pendant l'intervention, certains — les femmes du groupe 2 et quelques-uns du groupe 4 — vont parvenir à définir un projet scolaire et professionnel précis, mais la plupart arrivent plutôt à confirmer seulement un domaine d'intérêt sans autant pouvoir déterminer à ce moment-là le choix d'un métier en particulier et d'un programme scolaire y correspondant. À cet effet d'ailleurs, l'aboutissement de la démarche d'orientation semble particulièrement difficile et longue à conclure pour les jeunes

qui ont essentiellement des intérêts pour le domaine des arts, mais qui aspirent au fait de pouvoir exercer un métier qui leur permette de pouvoir bien gagner leur vie. Elle apparaît plus simple pour ceux qui prennent la décision de développer leur projet professionnel comme artiste sans passer par la voie d'une formation scolaire, et qui soutiennent accepter le fait de vivre peut-être pauvrement toute leur vie — en occupant de petits emplois ou par le biais des prestations de l'État —, mais en faisant ce qu'ils aiment.

Pour certains jeunes aussi, la démarche d'orientation va d'abord s'amorcer par un retour aux études, puis se conclure seulement lorsqu'ils ont en poche les prérequis nécessaires pour une admission dans le niveau de formation qui les intéresse. Par exemple, les jeunes du groupe 3 sont arrivés à faire le choix de leur formation professionnelle lorsqu'ils ont obtenu leur TDG et pas avant, soit quand même quelques années après être retournés sur les bancs d'école. À cette occasion d'ailleurs, c'est l'intervenant du programme Espoir

qui a été leur professionnel de référence. Ils expliquent alors que la solidité des liens qu'ils ont développés pendant l'intervention, fait en sorte qu'ils se sentent à l'aise d'aller les revoir et de les consulter lorsqu'ils ont une décision importante à prendre.

2.1.3 La motivation dans les études

L'école — Pour plusieurs, l'expérience scolaire initiale s'est terminée dans un contexte marqué par une consommation de drogues et d'alcool déjà importante et par un manque de motivation manifeste pour les études. De fait, ceux qui n'avaient pas de difficultés scolaires se sont fait expulser de l'école la plupart du temps en raison de leurs absences trop nombreuses — groupe 2 —, ou encore ont abandonné leurs études parce que le programme qu'ils avaient choisi ne correspondait pas à leurs attentes, et ont alors conclu que le milieu scolaire n'était finalement pas fait pour eux — groupe 1 —. Quant à ceux qui avaient des difficultés scolaires importantes, ils ont quitté l'école dès qu'ils ont pu le faire, soit dès qu'ils ont eu seize ans — groupe 3 —, ou encore dès leur sortie du centre d'accueil — groupe 4 —. Il faut alors se rappeler que pour plusieurs d'entre eux l'école a été avant tout un lieu d'humiliations.

L'intervention Espoir — Or, malgré les expériences négatives que certains jeunes avaient préalablement connues dans le réseau scolaire, l'intervention a réussi à ramener tous les participants des groupes 2 et 3, et plusieurs du groupe 4, à faire un retour aux études, parfois immédiatement après le programme, parfois un peu plus tard. Il faut cependant noter que dans tous les cas, il s'agit d'un retour aux études secondaires. De fait, aucun des jeunes participants qui avaient déjà leur diplôme secondaire en poche, ne sont retournés aux études après l'intervention, quoique certains disaient y songer au moment de l'entrevue. Il se peut alors que l'échec qu'ils avaient déjà connu à l'enseignement supérieur y soit pour quelque chose, ou encore le fait qu'ils ne soient pas parvenus pendant l'intervention à préciser leur choix scolaire et professionnel.

Par ailleurs, il semble bien qu'avoir pu se constituer un projet scolaire et professionnel pendant ou après l'intervention a agi sur la persévérance aux études. De fait, les tentatives de retour aux études que certains jeunes avaient faites auparavant — à l'éducation des

adultes, mais pour certains aussi à l'école de la rue — s'étaient généralement soldées par des échecs. Or, plusieurs ont affirmé que c'est le fait d'avoir eu un projet scolaire et professionnel bien précis après l'intervention qui les a maintenus par la suite aux études.

Le marché du travail — De même, certaines jeunes femmes — du groupe 2 — considèrent que leurs expériences d'emploi à temps partiel ont également contribué à leur persévérance aux études, parce qu'elles leur ont permis de mieux mesurer ce qui les attendait sur le marché du travail en n'ayant ni diplôme, ni formation.

La famille — Aussi, selon les jeunes femmes concernées, la grossesse et la maternité auraient accru leur motivation à reprendre et à poursuivre leurs études afin de se doter de

moyens pour assurer un meilleur avenir à leur enfant.

*Je ne voulais plus rien savoir de l'école; c'était fini pour moi. Pis, à force de parler avec un intervenant icitte, pis de parler, parler, pis il disait : « L'école, ce n'est pas trop pire. » Pis... asteur, j'aime ça l'école, sinon, je n'aurais jamais su que j'aurais été bonne à l'école. Je pète des notes dans les 80, pis tout. Pis, avant ça, des fois, je ne passais même pas. Fait que ça m'a appris : « Eh ! Je suis bonne ! Ce n'est pas à cause que je ne suis pas intelligente que je ne suis pas bonne. » (...) Là, je suis motivée à faire de quoi. Je me dis : « Ça va me servir à quelque chose. » Plus, ce n'est pas autoritaire comme une école. Comme moi, si ça ne me tente pas de faire quelque chose, pis je suis à l'école, regarde, je m'en vais, pis il n'y a pas de : « Où est-ce que tu vas ? Qu'est-ce que tu fais ? C'est pour ça, l'autorité, j'avais bien de la misère à l'école aussi. Fait qu'icitte... c'est ça... J'ai moins de misère. »
(Lucie, 23 ans, Québec)*

L'école de la rue — Enfin, la très grande adaptabilité de l'école de la rue à la situation des jeunes participants est sans doute un des principaux éléments qui a permis à la plupart

d'entre eux de se maintenir aux études le temps nécessaire pour atteindre les objectifs scolaires qu'ils s'étaient fixés, soit généralement deux ans au moins pour terminer leur secondaire ou obtenir un TDG. De fait, la très grande majorité des jeunes qui ont fréquenté l'école de la rue sont unanimes, ils ont beaucoup apprécié leur expérience parce qu'ils pouvaient aller à leur propre rythme, le nombre d'étudiants dans les groupes était peu élevé, les professeurs étaient très présents, et à cause aussi de la souplesse des enseignants par rapport aux absences. En plus, plusieurs soutiennent avoir très bien réussi leur cours, et certains du groupe 4 en sont même venus à reconsidérer le fait qu'ils

puissent avoir des problèmes d'apprentissage. Bref, un ensemble de conditions qui ont contribué au maintien de leur motivation et de leur persévérance aux études.

2.2 La compétence sociale

L'école — Plusieurs jeunes participants ont vécu lors de leurs études primaires et secondaires des difficultés à s'intégrer dans un groupe, difficultés qui, selon les cas, ont été plus ou moins importantes. Elles pouvaient aller du simple fait de se sentir différent des autres — les groupes 1 et 2 — à celui d'être carrément rejeté — le groupe 4 —. Ces difficultés relationnelles se sont généralement traduites par un repli sur soi, ou encore par des manifestations d'agressivité envers les autres jeunes.

La rue — Or, lorsqu'ils commencent à fréquenter les centres-villes pour se procurer de la drogue, — le plus souvent âgés de treize à quinze ans — ils trouvent là des jeunes qui sont habituellement différents de ceux qu'ils côtoient à l'école, des jeunes qui les attirent

Quand je suis arrivée dans la rue là, veux, veux pas là, je pensais pas que ça se pouvait du monde qui s'aime, du monde qui se respecte. Pour moi, ça existait pas dans ma tête. Tu sais des gangs d'amis, moi dans ma tête ça existait pas vraiment. C'était si t'es cool pis que tu portes la même marque de linge, ben t'as des amis. ... Pis moi, ça, ça me convenait pas du tout.(...) Tsé, il y a une certaine fraternité avec les autres jeunes de la rue.

(Marie, 21 ans, Québec)

parce qu'ils leur ressemblent davantage et ont les mêmes affinités qu'eux, mais aussi avec lesquels ils sont plus à l'aise. C'est généralement d'ailleurs par leur entremise qu'ils vont connaître et commencer à fréquenter la Maison Dauphine ou le Bon Dieu dans la rue.

L'intervention Espoir — Toutefois, malgré leur expérience de la rue, certains des jeunes

— des groupes 1 et 4 surtout — considèrent que c'est la première fois où ils se sont sentis véritablement intégrés à un groupe lors de l'intervention Espoir. D'ailleurs à cette occasion, le fait d'avoir été avec des jeunes qui leur ressemblent aurait facilité le partage de leurs expériences, aurait permis à certains d'entre eux de sortir de leur coquille, de s'ouvrir aux autres et de demander de l'aide. De fait, certains de ceux qui ont fait l'intervention, avaient déjà tenté auparavant de s'intégrer à un programme du même type offert dans un Carrefour jeunesse emploi, mais ils avaient rapidement abandonné à cause

du malaise qu'ils avaient alors éprouvé à se raconter, à se dévoiler auprès de jeunes qui, selon eux, n'avaient pas vécu les mêmes expériences qu'eux. En fait, pour certains, l'intervention semble marquer un point tournant dans la qualité des relations qu'ils établissent par la suite avec les autres puisqu'elle leur a permis de développer leurs habiletés sociales. D'une part, ils disent avoir plus le goût d'aller vers les autres et de les connaître. D'autre part, ils disent qu'ils savent maintenant mieux comment s'y prendre.

Par ailleurs, certains jeunes — du groupe 3 — disent avoir appris pendant l'intervention à se défendre et à régler les conflits en parlant plutôt qu'à coups de poing, et ce faisant, ils ont poursuivi le travail qu'ils avaient amorcé auprès d'intervenants psychosociaux lors de

Je sentais que ça revenait... plus colérique là. Crisse, je suis rendu un adulte en pleine capacité de mes moyens... J'ai pas le goût de me battre à coups de poing, j'ai arrêté ça, mais tu sais, plus piquer, narguer, écoeurer. Je disais : non, non, non, ça marche pas, il y a quelque chose. Elle (son intervenante) m'a mis en arrêt de travail ...le temps que je me calme. Je sais qu'il y a quelque chose là. Là, on est en train de travailler là-dessus, c'est quoi qui se passe. (Laurent, 23 ans, Québec)

leurs études primaires et secondaires. À cet effet d'ailleurs, la reconstitution de l'enchaînement de leurs expériences nous a permis de constater que l'accès à de tels services pour les jeunes qui ont toujours eu des problèmes de comportement, est le plus souvent interrompu à partir du moment où ils quittent le système scolaire et le domicile de leurs parents, ou encore les centres ou les foyers d'accueil. Or dans ce contexte, l'intervention Espoir devient donc pour eux une occasion d'y accéder à nouveau. D'ailleurs pour certains, la Maison Dauphine ou le Bon Dieu dans la rue reste une ressource vers laquelle ils vont continuer

de se tourner lorsqu'ils vivent des difficultés relationnelles et sentent le besoin de recevoir de l'aide.

Le marché du travail — Malgré tout, quelques jeunes semblent ne jamais avoir éprouvé de difficultés particulières à se présenter aux employeurs lorsqu'ils se cherchent un emploi. Ceux des groupes 1 et 3, notamment, affirment avoir toujours su mettre leurs expériences de travail en valeur. Toutefois, comme les autres participants, cette assurance va leur faire défaut s'ils n'ont pas d'adresse à donner aux employeurs, ou encore lorsqu'ils viennent de vivre une série d'échecs que ce soit dans leurs études, en emploi,

ou dans leur vie amoureuse.

Aussi, des jeunes ont pu constater que leur apparence ne joue pas toujours en leur défaveur auprès des employeurs. Elle constitue en fait un avantage dans le cas où l'emploi à occuper se fait auprès d'une clientèle plus marginale. Certains estiment

*J'ai travaillé là de nuit. ... Parce qu'il y avait des vendeurs de coke, t'sé c'était rock and roll. Justement, je pense le gars m'avait pris parce qu'il savait que je serais capable de « dealer » avec ça. J'étais capable de « dealer » avec eux autres pour qu'il n'y ait pas de trouble. Il n'y a jamais eu de trouble quand c'était moi qui étais là.
(Sophie, 25 ans, Montréal)*

d'ailleurs que dans ce contexte l'expérience sociale qu'ils ont acquise dans la rue devient un atout sur lequel ils peuvent tabler.

La plupart des jeunes qui ont eu des expériences de travail — avant ou après l'intervention — affirment qu'ils s'entendent

généralement bien avec leurs employeurs et leurs collègues de travail, mais l'expérience des jeunes du groupe 3 est toute autre. En effet, leur récit est régulièrement ponctué de situations où ils ont quitté leur emploi en raison d'un conflit. Néanmoins, l'un d'eux affirme que les expériences de travail qu'il a eues après avoir fait l'intervention l'ont amené à prendre conscience qu'il réussit à maintenir des relations harmonieuses avec ses employeurs et les autres employés à la condition d'être dans un contexte de travail où il peut se dépasser, réussir, où sa valeur comme employé peut être reconnue et dans lequel il peut s'attirer le respect des autres.

2.3 La compétence professionnelle

2.3.1 La motivation à vouloir occuper une place sur le marché du travail

La rue — La plupart des jeunes qui quittent l'école dès qu'ils ont seize ans — groupes 2 et 3 — n'ont aucune motivation à occuper une place sur le marché du travail parce qu'à ce moment-là ils veulent juste fêter, être avec leurs amis et consommer; projets et aspirations qui vont d'ailleurs les mener à quitter le domicile de leurs parents. Toutefois, au bout de quelques années, ceux d'entre eux qui ont diminué leur consommation, ou encore qui estiment n'avoir jamais eu de problèmes à la gérer, sont souvent prêts à passer à autre chose.

Le marché du travail — D'autres jeunes, par contre, ont voulu investir le marché du travail dès leur sortie du système scolaire — groupe 1 — , mais pour eux c'est le fait

*Moi travailler la face dans l'eau pis la vaisselle... Moi j'suis de même je viens dépressif full vite précisément si je travaille dans de quoi que j'aime pas. Tu te réveilles le matin, pis tu n'as même pas envie de te réveiller. Tu te couches le soir, pis tu te demandes si tu vas être capable de t'endormir tellement que tu es stressé. Le monde appelle ça des jobs. Ce n'est même pas un job, c'est carrément de l'esclavage.
(Philippe, 23 ans, Montréal)*

d'avoir occupé trop longtemps des emplois qu'ils estimaient ennuyeux et sous-payés qui a miné leur motivation à travailler, et ce, au bout de quelques années. Aussi a-t-il été possible de constater que les jeunes vont être capables physiquement et moralement d'occuper ce type d'emplois qui leur apportent très peu de satisfaction, mais à certaines conditions : à temps partiel, par exemple, lorsqu'ils sont aux études et considèrent qu'ils pourront obtenir une situation professionnelle plus enviable à

plus ou moins brève échéance, ou encore lorsqu'ils s'investissent en même temps dans un projet professionnel qui les passionne — habituellement dans le domaine des arts — , mais qui ne suffit pas à les faire vivre pour l'instant.

Les jeunes ne sont donc pas prêts à rester longtemps et sans perspective d'un changement avantageux, à n'importe quelle place sur le marché du travail. Plutôt qu'avoir des emplois au salaire minimum où ils ont le sentiment d'être exploités, quelques-uns vont continuer à *sqeeger* un certain temps, mais d'autres vont choisir de vivre plus pauvrement pour pouvoir occuper le plus possible de leur temps à faire quelque chose qu'ils aiment et qui les valorise, et non plus qui mine leur estime d'eux-mêmes et les rend dépressifs. Aussi, en attendant de trouver un emploi qui leur convienne, certains d'entre eux vont-ils opter pour le bénévolat.

Par ailleurs, des jeunes mères ne sont pas prêtes aussi à occuper un emploi à n'importe quelles conditions. Par exemple, l'une d'elles a quitté au bout de quelques mois un emploi qu'elle appréciait pourtant, parce qu'elle jugeait d'une part que ses conditions de travail n'étaient pas adaptées à sa réalité de monoparentale. L'horaire était irrégulier, elle devait être disponible le soir et devait souvent se déplacer à l'extérieur de la ville. Aussi, les bénéfices financiers étaient fort minces, et enfin, l'expérience lui a permis de réaliser

l'importance qu'elle accordait au fait d'être présente pour son enfant, de le voir grandir, et de pouvoir l'élever. Elle en est alors venue à la conclusion que s'intéresser à des activités de bénévolat et des études à l'université, conviendrait davantage à sa situation familiale.

Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue que la motivation des jeunes à vouloir occuper une place sur le marché du travail va être stimulée s'ils ont la chance de pouvoir y vivre une expérience intéressante. Par exemple, l'une d'eux a obtenu un contrat de travail qui, au moment où on l'a rencontré, lui procurait beaucoup de satisfaction. Elle considère en effet que c'est un emploi qui la fait grandir, puisque chaque jour elle acquiert des compétences. Elle dit que c'est la première fois où elle se sent bien dans un emploi. Ce sont les plus grosses paies qu'elle a eues dans sa vie — même si elle ne reçoit que 8.90 \$/heure — et tous les matins elle se lève en se disant que c'est une chance qu'elle travaille. En fait, elle raconte qu'avant cette expérience, elle ne pouvait pas imaginer que travailler pouvait être aussi valorisant.

L'intervention Espoir — Par ailleurs, la reconstitution des trajectoires professionnelles nous amène à constater que l'intervention semble avoir contribué à augmenter la motivation de plusieurs des jeunes participants à occuper une place sur le marché du travail. De fait, les jeunes femmes du groupe 2 qui n'avaient à peu près pas d'expériences de travail avant de participer au programme, ont régulièrement obtenu par la suite des emplois à temps partiel. De même, certains jeunes des groupes 1 et 3 qui s'étaient distanciés d'un marché du travail qu'ils avaient pourtant investi pendant quelques années, ont recommencé par période à occuper des emplois après l'intervention. Ils expliquent alors que le programme les a amenés à réaliser que leur bien-être et leur persévérance en emploi nécessitaient qu'ils parviennent à mieux cibler des milieux et des contextes de travail qui leur conviennent.

2.3.2 Les connaissances pour faire de la recherche d'emploi

L'intervention Espoir — La majorité des jeunes des groupes 1 et 3 qui ont cumulé un certain nombre d'expériences de travail avant l'intervention, ont moins apprécié les activités reliées à l'apprentissage des techniques de recherche d'emploi durant le

Tu sais, au niveau de l'intervention, j'ai vraiment créé des liens solides avec les intervenants pis je me suis vraiment sentie appuyée. Fais que je me sentais à l'aise après pis même, tout récemment, je suis retournée. J'avais besoin de refaire mon CV, j'avais besoin de jaser, je suis retournée.
(Marie, 21 ans, Québec)

programme, parce qu'il s'agissait là, selon eux, de connaissances qu'ils maîtrisaient déjà. Par contre, ceux du groupe 2 qui sont arrivés à la rue vers seize ans, ou encore ceux du groupe 4 qui sont sortis des centres d'accueil sans véritable expérience du marché du travail, les ont jugées utiles.

Aussi, bien longtemps après l'intervention, plusieurs jeunes participants vont retourner à la Maison Dauphine ou au Bon Dieu dans la rue s'ils se

cherchent un emploi et doivent refaire leur curriculum vitae parce qu'ils peuvent utiliser les ordinateurs et consulter les intervenants.

2.3.3 L'acquisition des connaissances et habiletés au travail

L'école — Tous les jeunes participants sont sortis du système scolaire la première fois sans détenir une formation qualifiante qui leur aurait permis d'obtenir des connaissances et des habiletés spécifiques et reconnues comme telles, pour l'exercice d'un métier en particulier. Néanmoins, quelques-uns — parmi le groupe 1 — avaient au moins les acquis correspondant à l'obtention d'un diplôme d'études secondaires.

La famille — D'autres — ceux du groupe 3 — disposaient de connaissances et d'habiletés pour le travail manuel. Celles-ci ont souvent été acquises dans le cadre familial : un père ou un oncle a pu leur enseigner les rudiments d'un métier, des pratiques de bricolage, d'entretien et de réparation d'objets divers.

Le marché du travail — Plusieurs jeunes disent avoir retiré bien peu de leurs expériences sur le marché du travail, et ce, autant avant qu'après l'intervention Espoir. De fait, dans la

plupart des emplois occupés, ils estiment que les apprentissages ont été inexistantes et que la valorisation à effectuer les tâches qui y étaient rattachées, était presque nulle. Selon eux, les emplois intéressants sont ceux qui rejoignent leurs intérêts pour un domaine en particulier — par exemple, pour les gens, les animaux, les arts, la cuisine ou le travail d'un matériau quelconque — et qui leur permettent de développer des connaissances et des aptitudes qui y sont reliées. Bref, les emplois intéressants leur donnent le sentiment d'évoluer, d'avancer dans la vie et de s'accomplir comme personne.

L'intervention Espoir — À cet effet d'ailleurs, il a été possible de constater que la plupart des jeunes à Montréal ont considéré l'intervention comme une formation pratique dans un champ d'activité en particulier — en art, en théâtre, en jardinage —, et ce faisant, comme une étape de leur insertion professionnelle dans un domaine dans lequel ils désirent poursuivre.

Les programmes — Aussi, les programmes Créateur de rue⁸, Ex-Squat⁹ et Graffitis¹⁰ à

*J'ai rentré dans un autre programme, c'était Créateur de rue. C'est de même que je me suis fait un nom comme artiste. J'avais jamais eu la chance de vraiment apprendre ce que je voulais apprendre là-dedans. Créateur de rue ça m'a donné ce qu'il me fallait : des techniques de gravure, comment couler mon plâtre comme il faut pour pas qu'il y ait de bulles dedans. Ça m'a donné un bon nom, pis asteure ben... Je sais pas comment dire... plus de respect.
(Bob, 23 ans, Québec)*

Québec font partie des expériences qui ont permis à des jeunes de faire des apprentissages dans un domaine pour lequel ils avaient d'abord des affinités. Ce sont également des expériences qui leur ont permis de valider leurs aptitudes, et qui pour certains d'entre eux, leur ont procuré un sentiment de fierté par rapport à ce qu'ils avaient accompli. Il s'agit aussi d'expériences qu'ils ont jugées très motivantes et qui ont donné à certains d'entre eux le niveau de confiance nécessaire pour se constituer par la suite un projet professionnel.

⁸ Le programme Créateur de rue a été mis en place par la Maison Dauphine. Il permet aux jeunes de développer leurs connaissances en arts, de faire l'apprentissage de nouvelles techniques et de mettre en valeur leurs talents dans le domaine.

⁹ Ex-Squat fait partie des « mesures d'insertion sociale ». L'objectif du projet est de développer le respect, de favoriser le dialogue entre les citoyens, les marchands et les jeunes de la Maison Dauphine, et d'identifier les éléments qui créent l'insécurité en milieu urbain.

¹⁰ Le projet Graffitis est financé en grande partie par la Ville de Québec. Les jeunes participants font de la sensibilisation dans les écoles, procèdent à du nettoyage et aménagent des « graff'zones ».

L'école de la rue — Enfin, l'expérience vécue à l'école de la rue a permis à plusieurs de faire des avancées appréciables dans leur scolarité et à certains de s'inscrire à une formation générale au collégial ou à une formation professionnelle de niveau secondaire. Par ailleurs, les formations professionnelles de niveau collégial sont restées inaccessibles pour les jeunes participants.

2.3.4 Les habitudes nécessaires au maintien en emploi

L'intervention Espoir — Certaines jeunes femmes ont mentionné avoir travaillé leur assiduité pendant l'intervention, de façon à limiter leurs retards et leurs absences. Elles considèrent toutefois qu'elles se sont peu améliorées.

La famille — Elles soutiennent que c'est difficile pour elles de se conformer à ces exigences, que cela nécessite un grand effort de leur part. La ponctualité n'aurait jamais été une habitude importante pour leurs parents, et elles ont été en retard toute leur vie. Aussi, lorsqu'elles étaient plus jeunes, n'importe quelle raison était valable pour qu'elles s'absentent de l'école. Or, l'une d'elles raconte avoir constamment à se battre contre l'envie de rester chez elle le matin au moindre prétexte.

Les entreprises d'insertion — Par ailleurs, certains jeunes qui ont réglé des problèmes reliés à une consommation importante, veulent réintégrer le marché du travail, mais ne se sentent pas aptes pour occuper un emploi régulier. Ils considèrent entre autres qu'ils ne réussiront pas à fournir à la tâche compte tenu de leur état de détérioration physique. Or, les entreprises d'insertion sont alors une option intéressante parce qu'elles sont plus compréhensives quant au rythme de travail fourni, aux absences et aux retards; ce qui constitue donc pour ces jeunes-là un contexte de travail moins stressant, et surtout une expérience de travail et d'accompagnement qui risque moins de se solder par un échec.

CONCLUSION

L'analyse transversale des situations propices à l'acquisition des compétences reliées à l'insertion socioprofessionnelle dans les différents lieux de socialisation montre d'abord que les expériences vécues par les jeunes participants lors de leurs études initiales et sur le marché du travail ont été peu constructives à cet égard. D'abord, la plupart des jeunes ont vécu des difficultés à s'intégrer aux groupes d'élèves qu'ils fréquentaient à l'école, plusieurs ont éprouvé des difficultés scolaires importantes et le manque de motivation pour leurs études les a tous conduits plus ou moins rapidement soit à l'abandon ou à l'expulsion de l'école, et ce, avant même d'être parvenus pour la plupart à s'engager dans une démarche d'orientation scolaire et professionnelle et d'avoir pu obtenir quelque diplôme que ce soit à présenter aux employeurs. La plupart considèrent aussi avoir appris très peu de choses de leurs expériences en emploi. Dans tous les cas, le travail à temps plein pendant quelques années a diminué leur motivation à vouloir occuper une place sur le marché du travail.

Or, dans ce contexte, le programme Espoir va permettre des avancées considérables. D'abord, la plupart des jeunes considèrent que l'intervention a grandement contribué à développer leur connaissance de soi et à améliorer leur capacité à entrer en relation avec les autres. Aussi, même si peu d'entre eux sont parvenus à se construire un projet scolaire et professionnel très précis, plusieurs ont quand même réussi à confirmer leur intérêt pour un domaine en particulier, et surtout, plusieurs parmi ceux qui n'avaient pas terminé leurs études secondaires, ont effectué par la suite un retour à l'école. À cet effet d'ailleurs, l'école de la rue va s'avérer une formule gagnante pour plusieurs, puisqu'elle va leur permettre de se maintenir aux études jusqu'à ce qu'ils diplôment, et pour certains jusqu'à ce qu'ils obtiennent les acquis dont ils ont besoin pour s'inscrire à un DEP. Enfin, l'intervention a permis aux jeunes de Montréal d'acquérir des connaissances et des aptitudes pour le travail et elle a également contribué à accroître chez certains jeunes les connaissances nécessaires pour se chercher un emploi, et leur motivation à travailler.

3. Les éléments contribuant aux reculs et aux avancées dans les trajectoires d'insertion socioprofessionnelle des jeunes participants

Dans la première section, il a été question des différences entre les participants quant à leurs expériences scolaires et professionnelles avant l'intervention, et du fait qu'elles ont pu orienter le travail effectué pendant l'intervention et susciter divers types de retombées — participation ou non à des programmes, à des études, ou au marché du travail —. Dans la deuxième section, nous avons mis en évidence comment l'expérience vécue dans l'intervention Espoir, par rapport à celle vécue dans d'autres lieux de socialisation, a pu contribuer au développement des compétences nécessaires à une insertion socioprofessionnelle. Nous allons maintenant identifier les éléments qui apparaissent particulièrement importants pour expliquer les reculs et avancées qui modulent les trajectoires d'insertion socioprofessionnelle des jeunes.

3.1 Les éléments contribuant aux reculs

Certaines difficultés traversent l'ensemble des récits des participants, avec une intensivité variable — selon les récits, mais aussi à l'intérieur même de chacun d'entre eux — et, surtout, elles se sont manifestées à des moments différents — avant, pendant ou après l'intervention — et dans des circonstances différentes. Or, elles contribuent aux reculs observés dans les trajectoires des participants parce qu'elles limitent, pendant un certain temps du moins, leur capacité à s'engager dans un projet scolaire et professionnel, ou encore à s'y maintenir.

Les périodes de consommation abusive d'alcool ou de drogue — Tous les jeunes participants nous ont fait part d'une consommation d'alcool ou de drogue qui a varié selon les périodes de leur existence. Certains affirment avoir toujours eu une consommation contrôlée et limitée, mais la plupart avouent avoir eu, par moments du moins, des problèmes à la gérer. Au moment de l'entrevue, certains ne consomment à peu près plus rien : une bière à l'occasion. D'autres en sont venus avec le temps à limiter leur consommation à quelques produits seulement. Parmi eux, certains considèrent que cette consommation régulière, mais limitée ne leur pose pas de problème en particulier,

mais d'autres constatent que cette consommation est toujours restée abusive, alors que pour d'autres elle l'est ou l'a été pour de courtes périodes seulement.

Plusieurs jeunes rapportent que leurs séjours en centre d'accueil ont contribué à diminuer leur consommation, et parfois à arrêter celle d'un produit en particulier; pour un autre, c'est plutôt un séjour en prison. Quelques-uns ont dû faire des cures de désintoxication, certains ont simplement eu recours aux services d'intervenants en toxicomanie, et d'autres disent y être arrivés seuls. Néanmoins, un certain nombre de jeunes vont connaître des rechutes ou, à tout le moins, des moments où leur consommation redevient plus importante. Or, pendant ces périodes, leur motivation à entreprendre des études ou un emploi s'en trouve limitée, mais aussi leur capacité même à poursuivre les activités dans lesquelles ils sont engagés.

Les problèmes de santé — Par ailleurs, il a été possible de constater que plusieurs jeunes ont des problèmes de santé relativement importants, et pour plusieurs d'entre eux, ces problèmes s'expliquent en partie par la durée de leurs périodes de consommation abusive d'alcool ou de drogue. Ainsi, l'un d'eux a le sentiment d'avoir maintenant une capacité d'apprentissage réduite, deux jeunes souffrent d'épilepsie, une a l'hépatite, d'autres ont des problèmes respiratoires, cardiaques, aux reins, d'autres ont le foie ou l'estomac détruit, certains les deux. Or, ces problèmes de santé limitent bien entendu l'énergie dont ils disposent pour entreprendre et poursuivre leurs occupations, mais parce qu'ils peuvent nécessiter aussi des hospitalisations, ces problèmes de santé les amènent parfois même à devoir suspendre leurs études ou encore quitter un emploi.

Les problèmes avec la justice — De la même façon, certains jeunes qui fréquentent l'école de la rue ont reçu des contraventions qui sont restées impayées. Or, ils disent ne jamais savoir lorsqu'ils sortent de chez eux s'ils seront en prison le soir; ce qui évidemment aurait pour effet de suspendre les études qu'ils ont alors entreprises.

Par ailleurs, d'autres ont le sentiment de se faire harceler par la police et nourrissent alors le projet d'aller vivre dans une autre ville; ce qui encore là risque de les sortir d'une

activité qui structure leurs journées. L'une d'elles, par exemple, qui au moment de l'entrevue travaille depuis huit mois, songe à quitter la ville et donc à laisser son emploi, parce qu'elle ne voit pas comment elle réussira à se sortir de ses problèmes avec la justice. Elle doit déjà 2000 \$ pour diverses infractions qu'elle rembourse à raison de 50 \$ par mois, sauf que sa dette continue d'augmenter à propos de rien. Elle raconte que le fait d'avoir été « bête » avec un policier lui aurait valu dernièrement une contravention de 160,00 \$.

3.2 Les éléments contribuant aux avancées

Par contre, certains éléments sont apparus particulièrement importants pour permettre des avancées — c'est-à-dire une amélioration de leur condition générale de santé et de bien-être ou leur engagement dans une activité structurante — ou encore pour limiter les reculs dans les trajectoires d'insertion socioprofessionnelle des jeunes.

La relation avec l'intervenant — D'abord, la relation qui s'est développée avec l'intervenant du programme Espoir est sans conteste un élément qui explique pour plusieurs des jeunes participants leur niveau d'implication dans l'intervention et les gains qu'ils ont pu réaliser, tant par rapport au développement de leur connaissance de soi et de leurs relations avec les autres, que par rapport à leur engagement dans des activités structurantes.

De fait, l'intervention a permis à plusieurs jeunes de faire la rencontre d'une personne avec laquelle tout au long du programme ils ont pu construire un lien de confiance. Or, cet intervenant-là qui les a soutenus et accompagnés va devenir une personne significative dans leur vie. Certains iront même jusqu'à dire que c'est la personne dans leur vie avec laquelle ils ont développé le lien le plus fort. Plusieurs estiment que c'est comme un ami, qui ne se sent pas et qui n'agit pas avec eux comme s'il était supérieur. C'est quelqu'un comme eux, qui leur ressemble, qui a connu un cheminement qui ressemble au leur, et pour certains, il est même devenu un modèle.

Ce qui est important aussi c'est le fait que cette relation-là se maintienne dans le temps, et ce, bien au-delà de la période de suivi prescrite. Or ce faisant, l'intervenant du programme Espoir devient donc la personne vers laquelle ils vont se tourner par la suite dans les moments difficiles de leur existence, et ce qu'on a pu constater aussi, c'est que cet intervenant va accepter de leur offrir du soutien; ce qui, dans les circonstances, va aider les jeunes à se reprendre en main plus rapidement, leur éviter de rompre avec les activités dans lesquelles ils sont engagés — des études, un emploi —, ou encore va les aider à se maintenir en-dehors de la consommation. Et c'est dans ce sens-là, que le maintien de la relation avec l'intervenant va contribuer à limiter les reculs dans leur trajectoire d'insertion socioprofessionnelle.

La parentalité — Par ailleurs, le fait d'avoir mis au monde un enfant est un élément qui est apparu comme un incitatif à vouloir faire quelque chose de sa vie. Ainsi, des femmes poursuivent leurs études en ayant l'objectif de pouvoir offrir ainsi un meilleur avenir à leur enfant, une autre pour augmenter les chances de ravoir la garde du sien qui lui a été enlevé quelques mois après sa naissance. Un jeune homme a cessé de consommer lorsqu'il a su qu'il était père : il voulait être présentable si son garçon voulait le rencontrer un jour.

L'identification d'un projet scolaire ou professionnel — Enfin, l'identification d'un projet scolaire et professionnel bien précis, est un élément qui, allié aux conditions favorables qu'offre l'école de la rue, est apparu important pour expliquer la persévérance des jeunes dans les études qu'ils ont entreprises. Par ailleurs, le fait d'être engagé dans une occupation qui leur donne une perspective d'avenir, semble les aider à se maintenir en dehors de l'univers de la consommation.

CONCLUSION

Les résultats montrent d'abord que les participants à l'intervention Espoir sont arrivés à la rue dans des circonstances différentes. Pour quelques-uns, c'est le mal-être qui a suivi les tentatives avortées qu'ils ont faites de s'accomplir dans le système scolaire et sur le marché du travail. Pour certains, c'est surtout leur goût de la fête et d'être avec des jeunes qui leur ressemblent, qui les ont amenés à quitter l'école et le domicile de leurs parents. Pour d'autres, c'est un cumul de difficultés familiales, scolaires et sociales qui les ont laissés avec peu de ressources pour s'intégrer sur le marché du travail. Aussi, nous avons pu relever qu'ils avaient des dispositions différentes pour s'insérer sur le marché du travail, mais surtout qu'ils avaient alors des besoins d'intervention différents pour être à même de pouvoir renouer par la suite avec le milieu scolaire ou le marché du travail. Enfin, nous avons pu constater que l'intervention Espoir a pu contribuer au développement des compétences nécessaires à leur insertion socioprofessionnelle.

Par ailleurs, les résultats montrent que le soutien financier accordé — l'accès aux prestations de la sécurité du revenu et un supplément de 30 \$ par semaine — est pour plusieurs jeunes un incitatif important à participer à l'intervention, mais que leur intérêt à l'égard du programme se transforme et permet alors des gains appréciables sur les plans personnel et social. Il apparaît donc nécessaire de maintenir une contribution financière associée à la participation à l'intervention.

Les résultats montrent aussi que plus l'intervention arrive rapidement dans la vie des jeunes, moins les séquelles et les limites sur leur santé liées à une consommation abusive qui se prolonge dans le temps risquent d'être importantes et handicapantes, et plus ils ont des chances d'avoir la capacité de s'engager et de se maintenir par la suite dans un projet scolaire ou professionnel. Et parce que les fragilités des jeunes participants sur le plan de la santé sont autant de limites et de contraintes quant à leurs possibilités d'insertion, il faut pouvoir en tenir compte dans l'évaluation qui est faite de leurs avancées. À cet effet d'ailleurs, les résultats mettent en évidence que les effets des programmes d'insertion socioprofessionnelle conçus pour des populations aux prises avec des difficultés

multiples méritent d'être mesurés à plus long terme, et de façon qualitative. De fait, les avancées se traduisent autrement que par la simple sortie de l'aide sociale, mais plutôt par une suite d'éléments comme l'arrêt ou la diminution de la consommation, la participation à d'autres programmes, l'identification d'un projet scolaire ou professionnel, le retour et le maintien aux études, et l'augmentation de la motivation à occuper une place sur le marché du travail.

Les résultats montrent aussi que l'intervention Espoir et l'accès à l'école de la rue ont permis aux jeunes des groupes 2 et 3 d'identifier un projet scolaire ou professionnel, de reprendre leurs études et de poursuivre leur scolarité de niveau secondaire pour faire une demande d'admission dans le programme de leur choix. Toutefois, même si les jeunes des groupes 1 et 4 ont retiré des bénéfices substantiels de leur participation à l'intervention sur les plans personnel et social, des interventions subséquentes semblent nécessaires dans leur cas pour qu'ils puissent en arriver eux aussi à compléter leur démarche d'orientation scolaire et professionnelle.

Il est également important que l'intervention Espoir soit offerte aux jeunes de la rue à la Maison Dauphine et au Bon Dieu dans la rue. D'une part, parce qu'être avec des jeunes qui leur ressemblent, favorise leur participation et leur maintien au programme. Ensuite, à cause du soutien psychosocial que leur offre leur intervenant, et ce, bien après la période de suivi prescrite par le programme; une forme de soutien qui mériterait d'ailleurs d'être davantage reconnue. Enfin, à cause de la proximité de ces deux organismes avec l'école de la rue qui favorise justement la poursuite de la relation avec l'intervenant pendant quelques années.

À cet effet d'ailleurs, il faut souligner que l'intensité et la qualité de la relation qui se développent entre les jeunes et les intervenants, et qui comptent pour beaucoup dans les acquis réalisés pendant, mais aussi bien après la durée prévue du programme, comportent néanmoins un niveau d'exigence et d'implication qui, dans les conditions actuelles, peut être difficile à maintenir à long terme pour le personnel en place.

Enfin, cette étude a permis d'identifier des facteurs importants à considérer dans la structuration des interventions conçues pour des jeunes éloignés du marché du travail : une approche personnalisée, un contexte favorable à l'établissement d'un lien de confiance entre les jeunes et les intervenants, un accompagnement et un suivi psychosocial à long terme, et un financement en conséquence.

OUVRAGES CITÉS

- Bellot, C. (2003) « Les jeunes de la rue : disparition ou retour des enjeux de classe? », *Liens social et Politiques-RIAC*, 49, p.173-182.
- Bourrassa, B., Serre, F., Ross, D. (2003) *Apprendre de son expérience*. Presses de l'Université du Québec. Sainte-Foy.
- Campeau et Pelchat (2005) « Dispositifs d'insertion : une place dans le monde ou une prise sur le monde? » Colloque *L'exclusion sociale : itinérances d'un concept*, ACFAS, UQAC, mai.
- Charest, D. (1997) *La situation des jeunes non diplômés de l'école secondaire*. MEQ, Québec.
- CSE (2002) *Au collégial. L'orientation au cœur de la réussite*. Gouvernement du Québec, Québec.
- Dubé, J. (2000) *L'école orientante : un concept en évolution*. MEQ, Québec.
- Dufour, P., Boismenu, G., Noël, A. (2003) *L'aide au conditionnel. La contrepartie dans les mesures envers les personnes sans emploi en Europe et en Amérique du Nord*. Les Presses de l'université de Montréal, Montréal.
- Dufour, P. (1998) « Les formes de résistance politique des sans-emploi », *Lien social et Politiques-RIAC*, 39, p. 73-85.
- Gallie, D. (2000) « The polarization of the labour market and exclusion of vulnerable groups », Isakson, K. et col. *Health effects of the new labour market*, Kluwer Academic/Plenum Publishers, New York, p. 245-266.
- Grenier, A. (1998) *Les jeunes et le marché du travail*, Emploi Québec, Québec.
- Heery, E., Salmon, J. (2000) *The insecure workforce*, Routledge, London.
- Huteau, M. (1999) « Psychologie et société : l'évolution du rôle et des méthodes des conseillers d'orientation des années 1920 à aujourd'hui », *Questions d'orientation*, n° 1.
- ISQ (2001) « Participation au marché du travail », *Portrait social du Québec*, Gouvernement du Québec, Québec, p.217-243.
- La Rue, A., Malenfant, R., Mercier, L., Vézina, M. (1999) « Intermittence en emploi et construction de la compétence professionnelle », *Cahiers de la recherche en éducation*. Vol. 6, n° 3, p.351-373.

- Le Bossé, Y. (2000) « Intégration socioprofessionnelle des adultes et pouvoir d’agir : devenir des compagnons de projets », Fournier, G., Monette, M.(sous la direction de) *L’insertion socioprofessionnelle. Un jeu de stratégie ou une stratégie de hasard*. CRIEVAT, PUL. Québec, p.143-184.
- Les Œuvres de la Maison Dauphine, Répît Jeunesse, Résidence La Colombière, Les Promotions culturelles et éducatives (2005) *Outil de référence qui définit les organismes d’éducation alternative en matière de raccrochage scolaire au Québec*. Rapport de recherche réalisé dans le cadre du programme d’action communautaire sur le terrain de l’éducation (PACTE), Québec.
- Malenfant , R., LaRue, A., Côté, N., Jetté, M. (2006) *La dynamique de la création et de la consolidation d’un lien d’emploi chez les jeunes non-diplômés*. Équipe RIPOST, Québec.
- Malenfant, R., LaRue, A., Jetté, M., Vézina, M., St-Arnaud, L. (2004) *Précarisation du travail et santé : briser le cercle vicieux de l’exclusion*. Équipe RIPOST, Québec.
- Malenfant, R., LaRue, A., Vézina, M, April, M., Parent, A.-A. (2002) *L’intégration durable en emploi dans la mouvance du marché du travail*. Équipe RIPOST, Québec.
- Malenfant, R., LaRue, Mercier, L., Vézina, M. (1999) *Travailler un peu, beaucoup, passionnément... pas du tout. Intermittence en emploi, rapport au travail et santé mentale*. Équipe RIPOST, Québec
- Meron, M. (1997) « Les trajectoires des jeunes : distances et dépendances entre générations », *Économie et statistique*, no 304-305, p.3-15.
- Nicole-Drancourt, C., Roulleau-Berger, L. (2002) *L’insertion des jeunes en France*. PUF, Paris.
- Panet-Raymond, J., Bellot, C., Goyette, M. (2003) *Le développement de pratiques partenariales favorisant l’insertion socioprofessionnelle des jeunes : l’évaluation du Projet Solidarité-Jeunesse*. Rapport de recherche, Montréal.
- Parazelli, M. (2003) « Les jeunes en marge : en quête d’un lien social véritable », Gauthier, M. (sous la direction) *La jeunesse au Québec*. PUL, Éditions de l’IQRC, Québec, p.131-144.
- Parazelli, M. (2002) *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Presses de l’université du Québec, Sainte-Foy.
- Pelchat, Y., Campeau, A (2007) *Parcours d’insertion des travailleurs vieillissants : travail sur soi et participation citoyenne*. Équipe RIPOST, Québec

- René, J.-F., Panet-Raymond, J., Provost, M., Lefebvre, C. (2000) *L'intégration des personnes assistées sociales et le rôle de l'État*. Rapport de recherche, Conseil québécois de développement social, Montréal.
- Robert, M., Desrochers, M. (2002) « Les jeunes de la rue ... une vie marquée par la violence, les mauvais traitements et les placements », *Freiner la marginalisation : un effort collectif*, n° 2, juin.
- Rousseau, C., Tétrault, H. (2003) *Projet pilote avec les jeunes de la rue (Projet Espoir)*. Rapport d'évaluation. MESSF, Québec.
- Rouleau-Berger, L. (1998) *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*. Éditions de l'aube. Paris.
- Perret, B. (1992) « Les limites de l'insertion par le travail », *Esprit*, p.23-24.
- Vickerty, G., Wurzburg, G. (1996) « Entreprises : flexibilité, compétence et emploi », *L'Observateur de l'OCDE*, 202, p.17-21.
- Vultur, M. (2003) *L'insertion sociale et professionnelle des jeunes « désengagés »*. Analyse du programme d'intervention de La Réplique. INRS Urbanisation, Culture et Société, Sainte-Foy.

ANNEXES

ANNEXE 1

SCHÉMA D'ENTREVUE JEUNES DE LA RUE

A. SITUATION ACTUELLE

On va faire un survol rapide de ta situation actuelle juste pour me situer et on en reparlera plus longuement un peu plus loin dans l'entrevue.

1. Qu'est-ce que tu fais actuellement ?

a. Si aux études

1. Dans quel programme?
2. Dans quel secteur?
3. Depuis combien de temps ?

b. Si en emploi

1. Type d'emploi
2. Conditions de travail (nb. hres/sem., quart de travail, salaire)
3. Depuis combien de temps ?

c. Documenter toutes autres situations

2. À quel endroit habites-tu ?

- a. Avec qui ?
- b. Depuis combien de temps ?

3. Est-ce que tu as un chum ? Une blonde ?

- a. Depuis quand?

4. As-tu des enfants ?

- a. Combien ?
- b. Quel âge ont-ils?
- c. Es-tu toujours avec le père ou la mère des enfants ?
 1. Si non, qui en a la garde ?
 2. Si non, as-tu un autre conjoint ?
 1. Depuis combien de temps ?

5. Quelles sont tes sources de revenus ?

B. L'INTERVENTION SOLIJEU OU SOLIDARITÉ JEUNESSE

6. Qu'est-ce qui t'a amené à participer à Solijeu/Solidarité?

- a. À quel moment c'est arrivé dans ta vie ?
- b. Quel était ton but, toi, en participant à cette intervention-là?
- c. Est-ce que tu l'as atteint ?

- 7. Que faisiez-vous dans le cadre de cette intervention-là, quelles activités étaient organisées?**
- a. Quelles activités t'ont le plus et le moins intéressé? (Leur rappeler au besoin)
 - b. As-tu appris quelque chose à ce moment-là quant à
 1. tes intérêts, tes aptitudes?
 2. ta manière d'être en relation avec les autres?
 3. ta motivation à étudier, à travailler?
 4. tes techniques de recherche d'emploi?
 - c. Comment tu évalues ton niveau d'implication dans le programme, et dans les différentes activités?
 1. Te présentais-tu tous les jours?
 - d. Comment ça se passait avec les intervenants?
 - e. Comment ça se passait avec les autres jeunes?
 - f. As-tu vécues des difficultés particulières pendant Solijeu/Solidarité Jeunesse?
- 8. Pendant ta participation à Solijeu/Solidarité Jeunesse, as-tu eu accès à des ressources d'aide en particulier?**
- a. Lesquelles?
 - b. Est-ce que tu considères que ça t'a apporté quelque chose?
- 9. Pendant ta participation à Solijeu/Solidarité Jeunesse, as-tu songé à abandonner?**
- a. Pourquoi ?
 - b. Qu'est-ce qui a fait que tu ne l'as pas fait ?
- 10. Une fois Solijeu/Solidarité Jeunesse terminé, une période de suivi était prévue. Comment ça s'est déroulé dans ton cas?**
- a. Combien de temps a duré le suivi ?
 - b. Comment as-tu trouvé ça ?
 - c. Qu'est-ce que tu en as retiré ?
- 11. Pendant ta participation à Solijeu/Solidarité Jeunesse, est-ce que tu as pu préciser des projets pour l'avenir?**
- a. Quels étaient-ils?
 - b. Connaissais-tu les exigences scolaires et professionnelles pour les réaliser?
 - c. As-tu pu entreprendre des démarches pour amorcer tes projets?
 1. Comment ça s'est passé?
 2. As-tu eu du soutien?
 1. De la part de qui et de quelle nature?

- 12. Qu'est-ce que ça t'a apporté de participer à Solijeu/Solidarité Jeunesse?**
a. Au moment de ta participation, quels bénéfices en as-tu retirés?
b. Quels sont les bénéfices que tu en retires maintenant ?

- 13. Qu'est-ce que tu as aimé et qu'est-ce que tu as moins aimé de l'intervention?**

C. CHRONOLOGIQUEMENT, À PARTIR DES ÉTUDES PRIMAIRES

- 14. Pourrais-tu me donner certaines précisions concernant ta famille ?**

- a. nbre de frères, sœurs
b. type de famille
c. métiers et trajectoire professionnelle des parents
d. métiers et trajectoire professionnelle des frères et sœurs

- 15. Comment se sont déroulées tes études primaires et tes études secondaires (collégiales) ?**

- a. Avais-tu de la difficulté à l'école? As-tu doublé des années, des cours?
b. Quel était ton niveau d'implication dans tes études?
c. Comment ça se passait avec les professeurs, la direction?
d. Est-ce que tu avais de l'aide pour tes devoirs, tes leçons ? De la part de qui?
e. Dans ton entourage, quelle importance avaient les études?
f. Dans ton entourage, quelle importance avaient le fait d'avoir un diplôme, un emploi?
g. Est-ce que tu participais à des activités parascolaires?
h. Avais-tu des bons amis à l'école?
i. Est-ce que tu consommais à ce moment là?
j. Est-ce que tu travaillais pendant tes études?
1. Pourquoi?
2. Types d'emplois, nb. d'hres/sem., durée, relations avec employeurs, avec employés, raisons de fin d'emploi?

- 16. Au primaire, au secondaire, avais-tu des intérêts particuliers à l'école ou en dehors de l'école ?**

- a. Quels étaient-ils?
b. Quelqu'un de ton entourage t'encourageait-il là-dedans?

- 17. Que voulais-tu faire dans la vie (études, métier, vie familiale)?**

- a. Comment ça a évolué du primaire au secondaire (collégial)
b. Parlais-tu de tes projets avec tes proches (parents, amis, etc...)
c. Comment comptais-tu t'y prendre pour les réaliser?
d. Comment ça s'est passé?

18. À l'école, as-tu eu l'occasion de rencontrer un co, ou encore de faire des activités qui avaient pour but de t'aider à identifier ce que tu pourrais faire plus tard?

- a. Que faisiez-vous pendant ces rencontres-là?
- b. Est-ce que tu en étais arrivé à préciser des métiers, des professions qui t'intéressaient?
- c. Est-ce que tu savais quels études au juste tu devais faire pour y accéder?
- d. Est-ce que c'était un projet qui t'intéressait à ce moment là?
- e. Est-ce que tu considérais que c'était un projet qui était réaliste?

19. Quand as-tu arrêté tes études ?

- a. Pourquoi?
- b. Comment a réagi ton entourage (tes parents, tes frères et sœurs, tes amis, tes professeurs, la direction)?
- c. Qu'est-ce que tu envisageais faire à ce moment-là ?
- d. Quelles étaient tes sources de revenus?

20. Quand et dans quel contexte es-tu parti de chez vous?

- a. Comment ça s'est passé?
- b. As-tu maintenu des liens avec ta famille, tes proches?

D. CHRONOLOGIQUEMENT, POUR CHAQUE LIEU HABITÉ JUSQU'À MAINTENANT

21. Où es-tu allé rester à ce moment-là?

- a. Qu'est-ce qui t'a amené là?
- b. Combien ça te coûtait pour rester là?
- c. Combien vous étiez?
- d. Avais-tu une chambre pour toi?
- e. Ça se passait comment avec les autres locataires?
- f. Est-ce que vous vous aidiez d'une manière ou d'une autre? Comment?
- g. Combien de temps es-tu resté là et pourquoi es-tu parti?

22. Travaillais-tu?

- a. Type d'emploi, salaire, nb d'hres/sem.,
- b. Est-ce que c'était un emploi que tu trouvais satisfaisant par rapport aux tâches? aux conditions de travail?
- c. Comment ça se passait avec l'employeur?
- d. Comment ça se passait avec les autres employés?
- e. Est-ce que tu t'absentais souvent?
- f. Comment bien de temps cet emploi a duré
- g. Pour quelle raisons cet emploi a pris fin?

23. Allais-tu à l'école?

Si retour à l'école

- a. Qu'est-ce qui t'a amené à retourner à l'école?
- b. Dans quel programme, à quel secteur et à quel niveau étais-tu inscrit?
- c. Comment ça se passait dans tes études?
- d. Avais-tu des difficultés particulières?
- e. Trouvais-tu ça intéressant? Pourquoi?
- f. Comment ça se passait avec les professeurs?
- g. Comment ça se passait avec les autres étudiants?
- h. Comment et pourquoi ça s'est terminé?

24. Si non, pendant les périodes ni en emploi, ni aux études

- a. Comment occupais-tu tes journées?
- b. Quelles étaient tes sources de revenu?
- c. Est-ce que tu cherchais un autre emploi?
 1. Si oui, comment tu t'y es pris?
 2. Si non pourquoi?

25. As-tu fréquenté des organismes d'aide à l'emploi (CJE, CLE)?

- a. Qu'est-ce qui t'y a amené?
- b. Qu'est-ce que tu y faisais?
- c. As-tu participé à toutes les activités proposées jusqu'à la fin? Pourquoi?
- d. Qu'est-ce que tu as retenu de ces activités quant à
 1. tes intérêts, aptitudes,
 2. tes relations avec les autres
 3. ta motivation à étudier, à travailler
 4. aux techniques de recherche d'emploi
- e. Est-ce que tu as pu arriver à préciser un programme d'études ou un métier susceptible de t'intéresser?
 1. As-tu pu y donner suite?
 - a. Si oui, quelles démarches as-tu entreprises?
 - b. As-tu reçu du soutien pour les faire?
 1. De la part de qui?
 2. Si non, pourquoi?

26. As-tu participé à des programmes d'employabilité ?

- a. Lequel et avec quel organisme ?
- b. Qu'est-ce que tu faisais?
- c. Comment ça s'est passé?
- d. As-tu poursuivi jusqu'au terme du programme ou as-tu abandonné en cours de route?
 1. Pour quelles raisons?
- e. Qu'est-ce que tu as retenu de ces expériences à propos
 1. de tes intérêts, tes aptitudes pour un programme scolaire ou un emploi en particulier;

2. de tes relations avec les autres (stagiaires, employeurs, intervenants);
3. de ta motivation à être sur le marché du travail.

- 27. Avais-tu un chum, une blonde?**
- a. Qu'est-ce qu'il, elle faisait (études, emploi)
 - b. Pouviez-vous vous entraider? Comment?
 - c. Habitais-tu avec lui, elle?
 - d. Comment vous vous organisiez? Qui faisait et payait quoi?
 - e. Comment ça allait entre vous deux?
 - f. Y a-t-il eu une grossesse ou un avortement?
 1. Comment ça été vécu?
 - g. Combien de temps ça a duré?
 - h. Pourquoi vous êtes-vous laissés?
- 28. Si un enfant est arrivé**
- a. Comment ça se passait avec l'enfant?
 1. Son tempérament
 - b. As-tu eu accès à des ressources d'aide particulières?
 - c. Est-ce que ça a eu un effet sur tes projets d'études, tes projets de travail?
- 29. Avais-tu des contacts avec des membres de ta famille?**
- a. Si tu en avais besoin, est-ce qu'ils pouvaient t'aider?
- 30. Comment ça allait pendant ce temps-là?**
- a. Est-ce que tu consommais beaucoup d'alcool, des drogues, des médicaments?
 - b. Comment tu t'organisais pour payer ta consommation?
 - c. As-tu consulté un médecin, une TS, un psychologue?
- 31. Allais-tu à la Maison Dauphine, au BDR?**
- a. Y allais-tu souvent?
 - b. Qu'est-ce que tu faisais-là?
 - c. Comment ça se passait avec les autres jeunes?
 - d. Comment ça se passait avec les intervenants?
 - e. Est-ce que tu t'es lié là à des personnes en particulier?
- 32. À part Solijeu/Solidarité Jeunesse, as-tu participé à d'autres activités à la Maison Dauphine, au BDR?**
- a. Lesquelles?
 - b. Pourquoi as-tu voulu t'y inscrire?
 - c. En quoi ça consistait au juste?
 - d. Comment ça se passait avec l'intervenant?
 - e. Comment ça se passait avec les autres jeunes?
 - f. Y as-tu été jusqu'à la fin?
 - g. Qu'est-ce que tu en as retiré?

E. EN CONCLUSION

33. Est-ce que tu as l'impression que ta participation aux différents programmes dont tu m'as parlé depuis le début de l'entrevue t'a apporté quelque chose?

34. As-tu des projets pour l'avenir?

a. Quels sont-ils?

b. Comment tu penses t'y prendre pour les réaliser ?

c. Penses-tu avoir du soutien pour les réaliser?

1. De la part de quoi

ANNEXE 2

Tableau 1 : Nombre de participants selon le lieu de l'intervention et le sexe

	Femmes	Hommes	Total
Maison Dauphine	8	7	15
Bon Dieu dans la rue	7	8	15
Total	15	15	30

Tableau 2. Nombre de participants selon leur âge lors de l'entrevue

	19 ans	20 ans	21 ans	22 ans	23 ans	24 ans	25 ans	26 ans	27 ans
Maison Dauphine	1	3	2	2	4	—	1	1	1
Bon Dieu dans la rue	2	—	1	3	5	1	2	1	—
Total	3	3	3	5	9	1	3	2	1

Tableau 3. Nombre de participants selon le temps écoulé depuis le suivi

	1-11 mois	12-23 mois	24-35 mois	36-48 mois
Maison Dauphine	5	5	2	3
Bon Dieu dans la rue	2	5	5	3
Total	7	10	7	6

Tableau 4. Nombre de participants selon le niveau de scolarité atteint lorsqu'ils entreprennent l'intervention Espoir

	-Sec	Sec 1	Sec 2	Sec 3	Sec 4	CPF	DES
Maison Dauphine	—	—	4	4	3	1	3
Bon Dieu dans la rue	1	1	2	4	1	—	6
Total	1	1	6	8	4	1	9

Tableau 5. Nombres de participants à avoir un enfant

	Hommes	Femmes
Maison Dauphine	2	2
Bon Dieu dans la rue	1	1
Total	3	3

Tableau 6. Nombre de répondants selon le type de contacts avec la famille d'origine

	Aucun contact	Contacts occasionnels	Contacts réguliers
Maison Dauphine	1	9	5
Bon Dieu dans la rue	2	7	6
Total	3	16	11